SIXIÈME ANNÉE — N° 248. Georges OFFENSTADT, Directeur. Jeudi 2 Janvier 1913.

16 PAGES

TOUS LES JEUDIS

L'ÉPATANT

POUR LA FAMILLE

5c

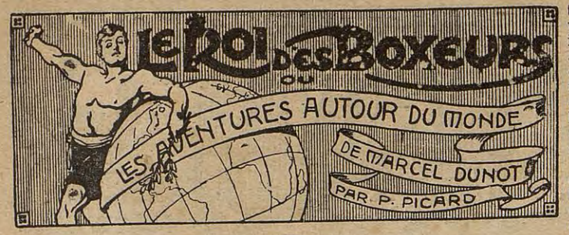
-PUBLICATIONS OFFENSTADT-
3, rue de Rocroy, 3
— PARIS (X•) —

ABONNEMENTS
Seine et Seine-et-Oise. 3 francs p' an.
Province..... 3 fr. 50 —
Étranger..... 5 francs —

MA BELLE-MÈRE FEMME DE SPORT

— Ah ! belle-maman ! soupirait le gendre, être frappé par vous, c'est encore du bonheur.

(Voir page 7.)



RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

Marcel Dunot, débarqué en Amérique presque inopinément, a été inopinément aussi engagé dans une expédition policière de l'agence Bikerton contre l'association internationale de bandits de la Mano negra. Bikerton, ayant reconnu en lui des qualités exceptionelles d'intelligence audacieuse, a voulu l'attacher à son agence. Mais Marcel Dunot qui ne se sent pas la vocation d'un policier a refusé.

Pour échapper aux vengeances des bandits de la Mano negra, il a été à Chicago où, sur la recommandation de Bikerton, il a trouvé aussitôt un emploi dans les grandes usines métallurgiques de la ville.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE X

Marcel Dunot, débarqué à Chicago depuis quatre jours, avait trouvé le lendemain de son arrivée une place aux établissements métallurgiques de l'immense cité industrielle. Il y travaillait d'arrache-pied, selon sa manière habituelle, tout en se promettant d'y rester le moins longtemps possible. Car, dès son entrée, l'usine américaine l'avait à la fois émerveillé et glacé. Emerveillé par la prodigieuse installation de son machinisme ; glacé par l'atmosphère de morne indifférence, d'égoïsme féroce qui régnait sur ce monde ouvrier américain qu'il coudoyait pour la première fois.

Pour gagner l'atelier qui lui avait été assigné, Marcel avait pris place dans un car électrique faisant le service de l'intérieur de l'usine et destiné exclusivement à transporter les ouvriers de l'entrée à leurs chantiers respectifs. Il avait vu défiler devant lui des alignements de machines, de hauts fourneaux, de chaudières, qui lui avaient paru quelque chose de surhumain édifié par un peuple de géants.

Et dès qu'il était entré dans le hall où il allait être employé au laminage des rails d'acier et où travaillaient déjà une quarantaine d'hommes, une angoisse étrange lui avait serré la poitrine. En France, dans les ateliers où il avait passé, les ouvriers travaillaient gaîment, échangeant des propos qui, sans nuire à leur activité, leur faisaient paraître le labeur plus léger et plus court. Ici rien de semblable. Toutes les bouches fermées dans un lourd silence. Non pas qu'il fût défendu d'y parler. Mais aucun des hommes qui étaient là ne semblait rien avoir à dire à ses camarades ni même s'intéresser en quoi que ce soit à leur existence.

Marcel, tout en dirigeant les bandes d'acier dans le laminoir auquel il était proposé, jetait de temps à autre un coup d'œil sur ses compagnons de labeur. Rien que des visages impassibles et froids appliqués à leur besogne avec l'indifférence mécanique des colossales machines qui, autour d'eux, participaient au même labeur.

Il y avait là des hommes de toutes les races et de tous les pays : Allemands, Italiens, Russes, la plupart cependant étaient Américains et dans l'attitude de ceux-là, Marcel remarquait quelque chose de plus décidé, de plus sûr de soi que dans celle des étrangers.

Un contremaître dirigeait l'atelier et, tout en surveillant le travail, à des intervalles réguliers il allait manœuvrer une manivelle qui déclanchait et arrêtait tour à tour le jeu d'énormes cylindres où des blocs d'acier prodigieux étaient happés, entraînés et aplatis aussi aisément qu'une pâte de gâteaux.

Ce contremaître attira spécialement l'attention de Marcel Dunot qui trouvait dans ses traits, dans ses mouvements et jusque dans sa façon de donner leur impulsion aux grands cylindres quelque chose de faux, de perfide et d'inquiétant.

Il était bâti en hercule, non pas d'une hauteur démesurée, mais d'une carrure athlétique avec des bras d'une musculature énorme et comme on n'en voit guère qu'à ceux qui font profession des travaux de force les plus excessifs. Et il y avait un contraste presque risible entre son apparence herculéenne et la douceur du travail auquel il était préposé. Il parlait le français assez mal, quoique intelligiblement et avec un fort accent tudesque. Chacun faisant sa besogne spéciale et toujours la même, le contremaître avait assez rarement à intervenir dans le travail des ouvriers, mais il était visible qu'il avait en s'adressant aux ouvriers américains un ton plus modéré qu'envers les ouvriers étrangers.

Parmi ces derniers, Marcel avait remarqué qu'un homme de vingt-cinq ans environ qui travaillait à l'autre bout de l'atelier était particulièrement le sujet des observations du contremaître. Sans pouvoir démêler si l'ouvrier méritait ou non d'être ainsi pris à parti, il lui sembla cependant que le contremaître y mettait une véritable animosité. A tout propos, il se dirigeait vers l'ouvrier en question et chaque fois qu'il arrivait à lui, ne manquait pas de le retrouver en faute et de l'accabler de reproches. La gesticulation seule arrivait d'ailleurs à Marcel, le son de sa voix se perdant dans le fracas de l'usine. L'homme en butte à cette persécution ne regimbait point, essayait seulement de se justifier et toute sa personne respirait la crainte, la lassitude et la soumission.

Marcel, écœuré de cette brutalité du contremaître envers un ouvrier qui, visiblement, s'appliquait de son mieux, finit par détourner les yeux. Il ne pouvait évidemment rien pour aider ce camarade inconnu, mais il se promit à l'occasion de faire voir au gros Allemand qu'il ne tomberait pas toujours sur des victimes résignées.

Le matin de son troisième jour de travail, un incident presque tragique faillit le mettre aux prises avec lui. Comme une heure après l'entrée des ouvriers l'usine était en pleine activité, un cri de détresse retentit qui fit lever toutes les têtes. A quelques mètres des cylindres en marche, Marcel aperçut un ouvrier dont la ceinture venait d'être accrochée par une aspérité de l'acier qui glissait sous l'irrésistable traction des laminoirs. Le malheureux se débattait désespérément pour se dégager, à quelques mètres seulement des effroyables rouleaux où il allait être broyé. Une dizaine d'ouvriers se précipitaient à son secours, mais visiblement ils ne pouvaient arriver à temps pour l'arracher à son sort.

Marcel avait bondit aussi ; mais au lieu de se jeter du côté de l'ouvrier en péril, avec cette présence d'esprit qui ne l'abandonnait jamais il se jeta en sens inverse vers la manivelle du contremaître à trois pas sur sa gauche.

D'un geste rapide comme l'éclair, il arrêta net les cylindres. On parvint à la victime de l'accident et on la dégagea saine et sauve. La colossale machinerie de l'atelier demeurait en suspens. Mais du fond du hall le contremaître arrivait d'un pas rapide et furieux et s'avançait droit vers Marcel.

— C'est vous, l'apostropha-t-il à deux pas, qui avez touché à ça ? Et il désignait la manivelle.

— C'est moi.

— Et de quel droit ?

— De quel droit ! s'exclama Marcel, elle est bonne ! Du droit d'empêcher un ouvrier d'être broyé.

— Ça ne vous regarde pas ! On n'arrête pas la vie d'une usine pour celle d'un ouvrier.

— Et moi je trouve que la vie d'un ouvrier vaut cinq minutes de la vie d'une usine.

— Vous n'avez rien à trouver, et je vous conseille de ne pas recommencer.

— Je recommencerai quand l'occasion se présentera.

— Vous recommencerez ?

— Je recommencerai.

Le contremaître serra les poings et sa figure se crispa dans un rictus étrange.

Marcel s'attendit à voir l'hercule fondre sur lui et l'expulser de l'atelier à coups de pied.

Mais l'homme ne bougea pas ; son visage contracté se détendit et d'une voix blanche il dit simplement :

— Vous, vous voulez faire le malin ; mais ça ne prendra pas. J'en ai maté qui avaient la caboche plus dure que vous.

Très surpris de n'avoir pas été l'objet de la violence du contremaître, Marcel, sans plus répondre, retourna à son travail. L'autre alla à sa manivelle et remit les cylindres en marche : l'atelier reprit son mouvement.

Cependant Marcel ne se trompa point à l'attitude du contremaître.

— S'il n'a pas mis la main sur moi, se dit-il, ce n'est sûrement pas parce que je lui ai fait peur. A sa tête de chafouin j'ai vu qu'il me ménageait parce qu'il ne sait pas si j'ai quelqu'un derrière moi. Quand il aura appris que je suis seul, il me tombera dessus dare-dare... Je l'attends.

Sans s'inquiéter, Marcel continua de travailler et quand l'heure du déjeuner de son équipe sonna, il sortit.

Dans le car électrique qui le conduisait à la porte des usines le hasard fit qu'il se trouva assis à côté de l'ouvrier qui servait de tête de Turc au contremaître. Volontiers, Marcel eût engagé la conversation avec lui ; mais c'est à peine si les ouvriers qui avaient pris place dans la voiture échangeaient quelques rares paroles et ce silence général lui pesait sur la langue. Du reste il pensa que l'ouvrier ne le comprendrait pas et il se tut.

Mais comme tout le monde descendait du car à la porte de l'usine, chacun se dirigeant vers quelque débit voisin, Marcel remarqua que le jeune homme qui l'intéressait portait dans sa poche un journal français. Aussitôt il l'aborda.

— Vous parlez français ? l'interrogea-t-il.

Le jeune homme eut un sursaut.

— Vous ! Vous êtes Français aussi ? Ah ! je suis bien content !

— Mais oui. Je suis de Saint-Quentin... et vous ?

— Moi d'Angers. Et vous venez travailler dans ce chien de Nouveau Monde ? On y est mieux payé qu'en France, c'est sûr ; mais tout de même je donnerais cher pour revenir dans notre pays ; cette vie d'Amérique... je ne m'y fais pas du tout.

G5524222 AA-4124 C.N.B.D.

— Ma foi, dit Marcel, moi je m'y fais très bien. Je vois du pays, ça m'intéresse. Mais si vous tenez tant à rentrer en France, ça ne doit pas être si difficile !

— Ah ! si je pouvais ! dit le jeune homme. Mais c'est toute une histoire... vous déjeunez ici ? demanda-t-il devant la porte d'un débit où ils étaient arrivés.

— Ici, si vous voulez... Je ne suis à Chicago que depuis deux jours je ne connais pas les bons endroits.

Ils entrèrent et se dirigèrent vers un comptoir pour luncher rapidement debout.

Marcel aborda aussitôt le sujet qui avait attiré son attention sur le jeune Français.

— Qu'est-ce qu'il a donc après vous cet abruti de contremaître ? Ça ne va donc pas à l'atelier ?

— Brouk ? répondit l'ouvrier, c'est une canaille. Il me tombe dessus tout simplement parce qu'il veut forcer ma sœur à l'épouser.

— Ah ! vous avez une sœur à Chicago ? Eh bien ! il a une drôle de manière de faire sa cour.

— Il a commencé par essayer du joli cœur. Quand il a vu qu'on ne voulait pas de lui, il a changé de système. Ça ne lui réussira pas davantage. S'il nous fait chasser de l'usine, nous partirons. Mais ma sœur et moi nous préférerions être à la rue que de songer une minute à en faire son mari.

— Mademoiselle votre sœur travaille dans l'usine aussi ?

— Oui, il y a un atelier de femmes... Du reste si Brouk veut l'épouser c'est tout simplement parce qu'il espère que ça lui rapportera quelques millions.

Marcel ouvrit des yeux étonnés.

— Oui, expliqua son compagnon ; nous sommes venus à Chicago l'année dernière pour recueillir la succession d'un oncle de notre mère qui est mort ici, en laissant une fortune de douze millions. Nous pensions que ça irait très vite et il s'est produit des complications extraordinaires. Nous avions pris tout l'argent que nous avions devant nous et il y a quelques semaines nous nous sommes trouvés à notre dernier sou. Il a fallu que nous cherchions du travail pour vivre. C'est notre avocat qui nous a recommandés à Brouk et c'est Brouk qui nous a fait entrer dans l'usine.

— Et vous n'avez pas dit à votre avocat que Brouk voulait forcer votre sœur à l'épouser ?

— Pas encore, Brouk nous a demandé de ne rien lui en dire. Pour ne pas l'ennuyer nous n'avons rien dit. J'attends qu'il nous fasse renvoyer de l'usine... Ça ne tardera pas sans doute...

L'heure était arrivée pour les deux jeunes hommes de regagner le travail. A quelques pas de leur atelier, ils croisèrent le contremaître qui eut un mouvement de surprise en les apercevant comme de vieux amis bras dessus, bras dessous semblant se faire des confidences. Eux, avaient passé sans faire attention à lui et avaient regagné leur poste.

A la suspension de travail d'un quart d'heure qui coupait l'après-midi, le jeune Angevin était sorti aussitôt de l'atelier. Marcel vit avec stupeur le contremaître venir à lui et l'interpeller amicalement.

— Ça va, l'ami !

Ahuri, mais glacial, Marcel leva le doigt et dit :

— Dame, on est aussi bien ici qu'entre les laminoirs.

Brouk rit d'un rire faux :

— Oh ! ce que je vous ai dit ce matin, c'était pour plaisanter.

— Ah ! fit Marcel indifférent en allumant sa pipe.

— Au fait, vous avez un compatriote dans l'atelier

— Paraît...

— C'est votre ami, continua Brouk.

— Parfaitement ! C'est mon ami ! dit Marcel, vivement cette fois.

— C'est un bien brave garçon, fit Brouk sans paraître remarquer le ton impertinent du jeune Français.

— Un très brave garçon.

— Sa sœur est très gentille aussi... Vous ne savez pas, l'ami, ce que vous devriez faire ?

— Moi ? fit Marcel qui le voyait venir. Je conduis les rails dans les laminoirs...

— Non... ça n'est pas ça... Je veux dire qu'il y a eu entre eux et moi des petites histoires... Oh ! pas grand'chose... rien du tout... C'est de si gentils jeunes gens... mais vous savez... un mot... un autre... Vous qui êtes ami avec eux vous devriez raccommoder ça...

— Moi ? Je ne suis pas raccommodeur...

Brouk eut un sourire contraint.

— Je veux dire que vous devriez arranger ça... vous devriez parler avec eux... on pourrait se trouver ensemble dimanche par exemple.

— Je ne me mêle jamais des affaires des autres, fit sèchement Marcel.

— Alors vous ne voulez pas ?...

— Je ne suis pas raccommodeur de pots cassés... Je suis mécanicien.

— C'est bon ! grommela Brouk en jetant sur Marcel un regard de rage haineuse.

Celui-ci pivota sur les talons et comme la cloche sonnait, il revint à son travail.

Il sentait sur lui les yeux de Brouk qui l'épiait comme un fauve prêt à se jeter sur sa proie à la moindre défaillance.

Plutôt pour l'exaspérer que par crainte de faire une faute, Marcel s'observa si bien que la fin de la journée arriva sans que le contremaître eût trouvé un prétexte pour le prendre à partie. Mais Brouk était décidément trop enragé pour passer la nuit en attendant sa vengeance.

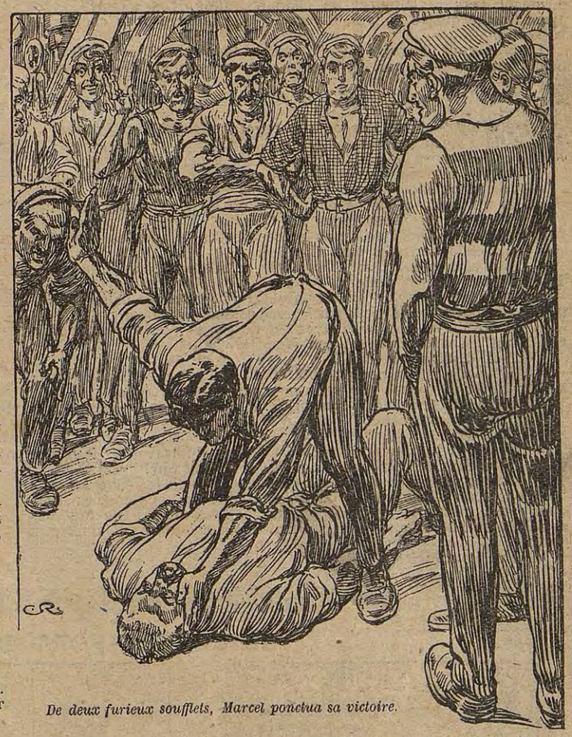
Comme Marcel avant de quitter sa place calait la roue de son tour avec une pièce de bois, Brouk bondit.

— C'est comme ça qu'on traite ses machines ! hurla-t-il.

D'un coup brusque à l'épaule, il repoussa Marcel de devant sa place. Celui-ci qui ne s'attendait pas à une poussée aussi violente alla tomber à la renverse à trois pas de la machine. Il se redressa furieux.

— Ah ! je ne vous conseille pas de jamais me retoucher ! siffla-t-il les dents serrées de rage.

— Je me gênerai, espèce de morveux, répondit Brouk d'un ton dédaigneux et joignant le geste à la parole, il détendit encore son énorme bras contre l'épaule de Marcel qui de nouveau surpris alla buter du dos contre le tour.



De deux furieux soufflets, Marcel ponctua sa victoire.

Cette fois, c'était trop. Marcel sauta en garde en face de Brouk les yeux flamboyants de fureur.

L'autre, sûr de sa force, sourit et dit :

— Je te mettrais en poudre si je...

Il n'acheva pas. Le poing de fer de Marcel projeté sur sa face lui fit jaillir un flot de sang du nez et de la bouche.

Ivre de rage, Brouk lança ses deux énormes bras en avant pour empoigner Marcel et l'écraser. Mais le jeune Français avait lestement rompu et s'était remis en garde décidé à ne pas se laisser aller à un corps à corps avec ce pachyderme. De nouveau, Brouk lança ses poings et Marcel, pivotant, les évita et lui décocha de côté dans la face deux coups qui le firent chanceler.

Littéralement fou, Brouk recula de trois pas, respira bruyamment et à son tour tendit ses poings en arrêt devant sa poitrine. Mais Marcel ne lui laissa pas le temps de se reconnaître et sur son énorme biceps droit lui fit greler une série de coups qui frappèrent avec un bruit sourd. Le bras du colosse retomba le long de son corps comme mort. Alors de son bras gauche dont seul l'usage lui restait il fit le moulinet, ne songeant plus qu'à se défendre.

Les ouvriers qui avaient quitté le travail étaient accourus faisant le cercle et leur passion pour le sport l'emportant sur la crainte du contremaître, ils ne pouvaient réprimer leurs hourrahs à l'adresse du jeune Français.

Cependant, Marcel se jouant du moulinet de Brouk, lui plaçait à chaque tour deux coups alternatifs dans la poitrine et dans l'estomac.

en dix secondes, l'énorme contremaître s'écroulait sur le sol de l'atelier, presque sans connaissance.

De deux furieux soufflets qui retentirent sous le hall comme deux coups de fusil, Marcel ponctua sa victoire et, satisfait de sa journée comme s'il avait gagné le gros lot, il se dirigea tranquillement vers le vestiaire, traversant le cercle des ouvriers qui s'ouvrit avec respect à son passage.

Son camarade français s'était jeté vers lui pour lui serrer la main. Ils allèrent ensemble prendre leurs habits de ville.

— Je crois que je peux emporter mes effets de travail, dit Marcel quand ils se furent habillés.

En effet devant la porte du vestiaire un inspecteur de l'usine vint le prévenir qu'il eût à se faire régler à la caisse.

— Allez-y ! lui dit son camarade, moi je vous attendrai à la porte. Justement, j'ai une idée ; je crois que ça s'arrange très bien.

— Parfait, répondit poliment Marcel, je vais y aller !

— C'est entendu, à la porte de l'usine ! acquiesça Marcel en se dirigeant vers le bâtiment de l'administration. Dix minutes après ayant touché quatre dollars, il reprenait définitivement le chemin de la sortie.

Dans la cour il croisa Brouk, qui, la figure tuméfiée, se traînait péniblement vers le car. Il le toisa d'un air goguenard et lui montrant ses poings.

— Quand vous voudrez ! A la *disposicion de ousted !* On porte en ville !

L'autre lui coula en dessous un regard effroyable et grogna :

— J'aurai ta peau !

Marcel esquissa un pas de gigue et sauta dans le car.

A la porte, il retrouva son camarade angevin qui lui dit aussitôt :

— Voici mon idée, j'avais rendez-vous ce soir avec mon avocat. C'est lui qui nous a placés ici. Il m'a dit qu'il avait des relations avec toutes les grandes usines de Chicago. Alors j'ai pensé qu'il vous retrouvera facilement une place ailleurs et si vous voulez je vais vous emmener avec moi, chez lui.

— Mais certainement, dit Marcel. On ne m'a pas donné à la caisse de quoi vivre de mes rentes.

Ils sautèrent dans un train, et un quart d'heure après ils se présentaient à la porte de l'avocat qui les reçut immédiatement.

L'homme de loi eut un mouvement de surprise en revoyant Marcel Dunot qui accompagnait son jeune client.

Celui-ci expliqua aussitôt.

— Monsieur est un compatriote et un ami ; il cherche du travail à Chicago et j'ai pensé que vous pourriez le placer aussi.

L'avocat parut vivement contrarié... il demanda d'un ton sec :

— Quel est son métier ?

— Mécanicien.

— Eh bien, il trouverait plus facilement du travail à Pittsburg ou à Philadelphie. Pourquoi veut-il rester à Chicago ?

— Mais il y a assez d'usines à Chicago, repartit le jeune Angevin pour caser un mécanicien. Vous m'aviez dit que vous étiez en relations avec toutes les grosses industries. Seulement il ne faut pas songer à la nôtre ; mon ami y a travaillé deux jours ; il vient d'en sortir.

— Ah ! Pourquoi ça ?

— Parce qu'il s'est battu avec Brouk.

— Battu avec Brouk ! s'exclama l'avocat ironiquement, s'il s'était battu avec Brouk il ne serait pas ici.

— Enfin, reprit l'Angevin, Brouk l'a fait renvoyer.

— Brouk est pourtant un bien brave homme, répartit l'avocat.

— Pas si brave homme que ça !

— Comment, monsieur Perrin, fit l'avocat étonné. Vous vous plaignez de Brouk ?

Décidé à ne plus avoir de ménagements, le jeune Français dit les poursuites dont sa sœur était l'objet, et les manœuvres du contremaître pour la forcer à l'épouser.

— Ça, c'est fort ! s'écria l'avocat qui parut extrêmement troublé des révélations de son client.

Et tout à coup, comme s'il eût craint de trop laisser percer son émotion, il changea de sujet.

— Alors vous voulez que j'adresse votre ami à une autre maison ?... je vais voir.

Il appuya sur un timbre pour appeler quelqu'un.

Presque aussitôt un homme entra et l'avocat échangea avec lui quelques phrases rapides en anglais.

Puis il se retourna vers son client et lui dit :

— C'est entendu, monsieur Perrin, revenez me voir demain, nous tâcherons de faire entrer votre ami chez Pulmann... Pour notre affaire, je crois qu'elle va marcher, mais il ne faut compter sur rien de nouveau avant quinze jours.

Cependant, au moment où l'homme était entré dans le bureau, Marcel Dunot avait éprouvé une telle surprise qu'il en avait laissé tomber par terre son chapeau qu'il tenait à la main, et ce fut tout juste s'il put réprimer un cri qui faillit lui échapper.

Au moment de se retirer, l'homme de son côté avait jeté les yeux sur Marcel et avait eu l'hésitation de quelqu'un qui cherche à se rappeler un visage déjà vu.

Ayant remercié l'avocat, les deux jeunes gens prirent congé.

Dès qu'il furent dans la rue, Marcel interpella son camarade.

— Dites-moi donc, c'est le secrétaire de votre avocat, le type qui est entré ?

— Oui, ça doit être son secrétaire ; ils travaillent ensemble. Il se tient dans le bureau à côté. C'est lui qui m'a conduit à l'usine et qui a parlé pour moi à Brouk.

— Ah ! ils travaillent ensemble ! s'exclama Marcel. Eh bien, ils doivent faire du joli à eux deux !

— Pourquoi donc ? fit le jeune Angevin surpris.

— Pourquoi ? Parce que qui se ressemble s'assemble. Si votre avocat travaille avec l'autre, ça doit être un bandit, puisque l'autre je l'ai reconnu. C'est un des bandits de la Mano negra qui ont manqué de m'assassiner il n'y a pas huit jours à New-York.

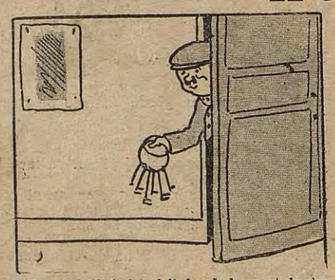
— Ce n'est pas possible ! dit le jeune homme, c'est un des premiers avocats de Chicago.

Marcel se rappela ce que lui avait dit Bikerton.

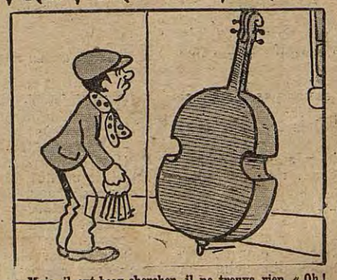
— Je ne sais pas si c'est possible ou non ; mais c'est comme ça. Mon cher ami, vous êtes dans un guêpier. Il n'y a pas d'erreur ! Vous êtes dans la Mano negra... Et maintenant, tâchez d'ouvrir l'œil.

(A suivre.)

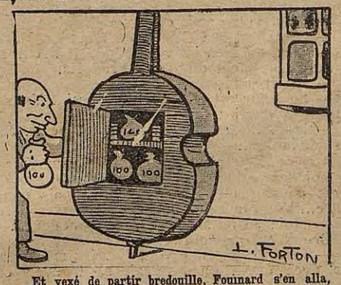
LE COFFRE-FORT DU PÈRE SIBÉMOL



Fouinard s'était introduit dans le logement du père Sibémol, ancien musicien. Sachant le locataire absent, il se mit à fouiller tous les meubles, pour essayer de trouver de l'argent.



Mais il eut beau chercher, il ne trouva rien. « Oh ! ces artistes ! soupira déçu le cambrioleur, ils sont tous pareils, tous sans le sou ! Si encore je pouvais emporter son instrument ! mais il n'y a pas mèche, impossible de sortir avec ça sans me faire remarquer, c'est trop encombrant ! »

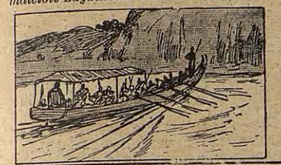


Et vexé de partir bredouille, Fouinard s'en alla, maudissant le locataire dans la purée. Mais si Fouinard avait eu soin d'examiner la contrebasse d'un peu plus près, il se serait aperçu que le père Sibémol n'était pas aussi « fauché » qu'il le croyait, et que son instrument lui servait de coffre-fort, pour y placer ses économies !

Demandez tous les Dimanches :

5 CENT. LES ROMANS DE LA JEUNESSE 5 CENT.

La frégate Clorinde, *que commande M. de Brévailles, s'est échouée dans le rio Nunez en poursuivant le vaisseau négrier le* Vulcain, *dont le capitaine, Sharp, a tué le père de M. de Brévailles. L'équipage de la* Clorinde *est massacré par les nègres du roi Mon-Ka-Té, associé de Sharp. M. de Brévailles, le mousse Alain Mouscot, les matelots Lagadec et Caraboussec, Mme d'Orberis et sa jeune fille, sont faits prisonniers par Arturo, fils du roi Mon-Ka-Té.*



Jacques de Brévailles, Lagadec et Caramousse, impuissants, avaient assisté à ce massacre. Arturo s'approcha d'eux et glapit : « Vous autres, je vous réserve pour mes divertissements ! » Les prisonniers ne répondirent pas à cette menace. Arturo, d'ailleurs, n'entendait pas perdre son temps. Il appela quatre guerriers et leur ordonna de descendre les prisonniers dans la pirogue où se trouvaient déjà Alain Mouscot, Mme d'Orberis et sa fille. Cet ordre fut immédiatement exécuté. Jacques de Brévailles et les deux marins furent jetés au fond de l'embarcation à l'arrière de laquelle Sa Majesté Mon-Ka-Té trônait.

Arturo, après un coup d'œil satisfait sur le pont de la *Clorinde* couvert de morts et de blessés, rejoignit son noble père et ordonna aux pagayeurs, qui étaient venus reprendre leur place, de conduire la pirogue à terre. Les nègres, stimulés par la présence du terrible Mon-Ka-Té et de son non moins terrible fils, ramèrent avec vigueur. Et, en quelques instants, la pirogue atteignit la plage de sable située un peu en amont du fort, où elle s'échoua. Arturo sauta à terre d'un bond de jaguar, puis aida le gros Mon-Ka-Té à descendre en lui disant : « Y a-t-il beaucoup de monde dans la *fosse aux rebelles*, mon noble père ? »

Mon-Ka-Té eut un sourire satisfait. « Juste un vieil esclave boiteux, illustre fils ! Cette admirable fosse est si ingénieusement bâtie que les plus terribles demandent grâce après quelques heures de séjour ! J'y ai laissé le boiteux, parce qu'il ne vaut pas un dollar ! — Alors, mon invincible père, je vais donner l'ordre d'y mettre les blancs. Ils y seront en sûreté... — En attendant leur supplice, invincible Arturo ! — Oui, mon vénérable père ! Le supplice des mouches ! » Arturo se tourna vers les pagayeurs qui attendaient et leur dit en langue mandigue : « Prenez les blancs et suivez-moi à la *fosse aux rebelles*. »

A ces mots, les nègres frémirent et s'élancèrent vers la pirogue échouée sur la berge. Ils empoignèrent brutalement les six prisonniers, les juchèrent sur leur dos comme des paquets, et, à la file indienne, suivirent Mon-Ka-Té et Arturo, qui, appuyés l'un sur l'autre, se dirigeaient vers le fort. La petite troupe s'éloigna du rivage et emboucha un sentier étroit, tracé au milieu de buissons de palétuviers. Après avoir parcouru environ cent mètres, Arturo, Mon-Ka-Té et leurs nègres s'engagèrent à travers une succession d'éboulis rocheux qui ne laissaient entre eux qu'un passage exigu.

Les prisonniers, dont les liens étaient si serrés qu'ils entraient dans leur chair, étaient penchés la tête en bas sur le dos des guerriers noirs. Malgré leur rage, leurs souffrances, ils ne faisaient pas entendre une plainte — les hommes, du moins. Car Mme d'Orberis et sa jeune fille s'étaient depuis longtemps évanouies. La petite troupe arriva enfin devant un colossal rocher, haut d'environ quarante mètres et large de plus de cent. Une étroite ouverture, fermée par une grille épaisse en fer forgé, s'y voyait. Sa Majesté Mon-Ka-Té tira une clé de sa ceinture et ouvrit lui-même la grille ; il entra et ressortit avec une torche de bois résineux qu'il tendit à Arturo. Le jeune nègre l'alluma...

... à l'aide d'un briquet, et, l'élevant au-dessus de sa tête, pénétra dans le souterrain. Les porteurs le suivirent ; Mon-Ka-Té ferma la marche. Pendant dix minutes, la petite troupe, guidée par la lueur rougeâtre de la torche fumeuse que tenait Arturo, marcha dans le couloir de roc. Enfin, le souterrain aboutit dans une vaste crypte dont le centre était occupé par un lac d'eau croupie. Sur la berge, une pirogue était à demi-échouée. Sans lâcher sa torche, Arturo mit l'embarcation à flot et sauta dedans. Les porteurs déposèrent leurs prisonniers au fond de la pirogue et prirent place à côté d'eux ; Mon-Ka-Té s'étant embarqué, les noirs saisirent les pagaies gisant au fond de l'embarcation et ramèrent vigoureusement. Après une rapide traversée, la pirogue atteignit la rive opposée. Arturo et Mon-Ka-Té débarquèrent les premiers et, après que les noirs eurent gagné le rivage avec les prisonniers, la petite troupe se mit en marche et emboucha un souterrain qui descendait en pente rapide et, après environ cent mètres, aboutissait à une grille rongée par la rouille que Mon-Ka-Té ouvrit et tira à lui : c'était la *fosse aux rebelles* ! « Jetez les blancs là-dedans ! » commanda Arturo d'une voix sourde. Les nègres obéirent.

Successivement, Jacques de Brévailles Alain Mouscot, Lagadec, Caramousse, Mme d'Orberis et sa fille furent précipités en avant, et, après une chute de dix mètres de hauteur tombèrent dans une sorte de marécage nauséabond et roulèrent les uns sur les autres. Malgré leurs liens, les prisonniers, entassés les uns sur les autres, essayèrent de se mettre debout. Après quelques vaines tentatives, ils s'aperçurent avec terreur que c'était impossible ; ils se trouvaient dans le fond d'un entonnoir creusé dans le roc et dont les parois lisses leur interdisaient toute tentative d'escalade.

Le fond de l'entonnoir était empli d'un liquide nauséabond qui venait à la ceinture des prisonniers. Une voix étrange et plaintive résonna : — Eh ! c'est un nègre ! fit Alain Mouscot, je le sens là qui grouille sous mes pieds ! » Seul de tous les prisonniers, Alain avait les pieds nus et sentait sous eux la peau huileuse d'un nègre, c'était le vieil esclave boiteux dont avait parlé Mon-Ka-Té à son fils ! « Je crois que notre affaire est bonne ! grogna le matelot Caramousse. — Et comment se diriger sans lumière dans ce...

.. maudit souterrain ! fit Alain Mouscot... Sauf votre respect, commandant, je crois que le mieux est d'essayer de nous installer pour attendre, sans trop de fatigue, que ces enragés nègres viennent nous chercher ! » Jacques approuva le mousse. Il unit ses efforts à ceux d'Alain, de Caramousse et de Lagadec. Les quatre hommes parvinrent à se mettre debout : les pieds posés au fond de l'entonnoir, le corps appuyé contre les parois du roc, Mme d'Orberis et sa fille furent tant bien que mal relevées contre la pierre.

Les malheurs de la femme du gouverneur du Sénégal n'avaient point abattu sa fierté ! Revenue à elle, et reconnaissant la voix de Jacques de Brévailles, elle s'écria : « Vous voilà content, M. de Brévailles ! Par votre faute, mon mari est mort ! votre navire est pris, vos marins tués, et nous, nous allons mourir ! Tout cela ne serait pas arrivé si vous m'aviez écoutée ! Je vous rends responsable de tout ! Je vous maudis ! Et soyez sûr que si j'en réchappe, je parlerai de vous au ministre de belle façon !

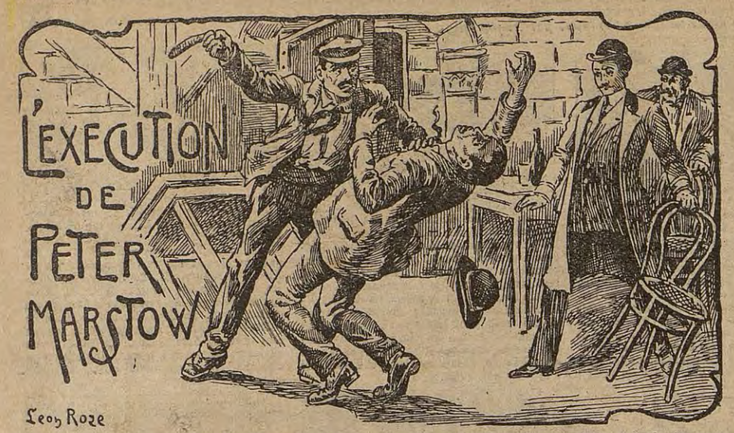
« C'est entendu, madame ! répondit simplement le commandant de la *Clorinde* » Ce fut le silence, et, soudain, les sanglots de la jeune Charlotte d'Orbéris, que la fraîcheur de l'eau venait de faire revenir à elle, éclatèrent. Le mousse se pencha vers elle, et par d'affectueuses paroles, essaya en vain de la consoler. Le vieux nègre boiteux, à demi-écrasé sous les pieds des Européens s'était tu.

Plusieurs heures, longues comme plusieurs siècles, s'écoulèrent. Brusquement, au-dessus d'eux, une faible lueur apparut et ils entendirent la grille de fer s'ouvrir en crissant. Ils levèrent la tête d'un seul mouvement et aperçurent, à plusieurs mètres au-dessus de leurs têtes, deux gigantesques nègres et aussi le terrible Arturo, qui glapit en français : « Eh bien, messieurs et dames, je suppose que vous m'êtes reconnaissants de vous avoir procuré un abri bien frais ! Certes, cela ne vaut pas l'hospitalité que me donna votre père, M. de Brévailles ! Mais on fait ce qu'on peut ! Pour vous le prouver, je vais vous désennuyer tous...

« ... par d'agréables divertissements ! » Sur ces mots, Arturo se tourna vers les deux nègres et prononça quelques paroles. Les noirs se penchèrent sur l'entonnoir et dirigèrent chacun vers les prisonniers un énorme bambou terminé par un crochet de fer qu'ils introduisirent sous les bras de Jacques de Brévailles et d'Alain Mouscot. Puis, attirant à eux le bambou, ils remontèrent les deux hommes et les déposèrent sur les bords de l'entonnoir. Ce fut, ensuite, au tour de Mme d'Orbéris et de sa fille, et de Lagadec et de Caramousse. Les six prisonniers, ayant été juchés chacun sur un nègre, furent ramenés à la lumière...

... du jour et conduits au sommet du roc sur lequel s'érigeait le fort dominant le rio Nunez. Là, au centre d'une vaste esplanade, Mon-Ka-Té trônait sur une estrade, entouré d'un millier de ses guerriers. Au pied de l'estrade, une vingtaine de musiciens européens, les pieds entravés par des chaînes de fer, étaient accroupis, prêts à jouer. Six poteaux d'ébène, rivés dans le roc et formant un demi-cercle, attendaient les prisonniers. Ceux-ci y furent attachés par les chevilles et par le cou, sous la surveillance d'Arturo. Le jeune nègre, après un dernier coup d'œil, alla se placer sur l'estrade, entre son père et le capitaine Sharp. Brévailles frissonna : de son poteau, il dominait le rio Nunez et apercevait la *Clorinde* démâtée et échouée ! Ses compagnons, épuisés, se taisaient, mornes. La *Marseillaise* terminée, Arturo se leva, souriant : M. de Brévailles, dit-il, et toi, mousse du diable, je vais vous montrer ce qu'est le *supplice des mouches* ! C'est celui qui vous attend ! Car je vous laisse la vie jusqu'à demain ! — Arturo, traître et lâche ! Alain Mouscot se f...iche de toi ! entends-tu, sale moricaud ! répondit de sa voix gouailleuse le vaillant petit mousse.

(A suivre.)



Leon Roze

L'auteur rencontre sur les boulevards, à Paris, un de ses camarades de collège qu'il n'a pas vu depuis vingt ans Bonato. Ils causent, et celui-ci déclare exercer la « profession d'apache » ; il emmène, moitié par persuasion, moitié par force, son compagnon, sous prétexte de révélation l'intéressant personnellement, dans le sous-sol d'une taverne de Montmartre.

II

L'honorable société réunie dans le sous-sol se composait d'une dizaine de personnages fort dissemblables. La moitié environ étaient vêtus d'irréprochable façon comme Bonato lui-même, avec cet excès d'élégance et de clinquant qui, à un Parisien, averti, dévoile du premier coup ce qu'on est convenu d'appeler le « rasta ». Les autres, beaucoup plus simplement habillés, offraient assez bien l'aspect qu'on prête aux habitués des boulevards extérieurs chevaliers du « surin » et du « rigolo ». Tout ce monde fraternisait autour des tables et formait ainsi une assemblée pittoresque. Quant au local, fraîchement décoré, il consistait en une espèce de cave voûtée, confortablement meublée de ce qu'on trouve d'ordinaire dans un estaminet de moyenne importance.

— Ainsi, déclara Bonato de son organe claironnant, après que l'huis se fut automatiquement refermé sur nous, je vous amène un ancien camarade de collège à moi, Louis Rivière charmant compagnon de qui j'avais gardé le meilleur souvenir. Je vous le dis tout de suite, ce n'est pas un frère: monsieur vit de ses rentes. Quant aux raisons de sa visite ici ce soir, quelques-uns d'entre vous les connaissent, que les autres patientent ; ils ne tarderont pas à être renseignés. Inutile de mentionner que la personne de ce cher Louis doit vous être sacrée et que le premier qui le molesterait aurait affaire à moi. Maintenant, buvons !

Il appuya sur le bouton d'une sonnette électrique, et par une des quatre portes qui donnaient accès dans le caveau un garçon du bar fit son entrée ; des boissons anglaises furent apportés et circulèrent à la ronde. J'avais pris place à côté de Bonato, contre le mur, et tandis qu'il s'absorbait dans une causerie confidentielle avec un grand gaillard pourvu de barbe et moustache, tiré à quatre épingles, je regardais autour de moi. Ainsi qu'il arrive généralement en pareil cas, je me repentais déjà de ma témérité, tout en m'efforçant de garder un air indifférent. D'ailleurs quel remède puisque je m'étais jeté dans la gueule du loup ?

Brusquement, un timbre retentit : ce devait être un signal, car les conversations s'interrompirent sur-le-champ, en même temps qu'un des individus à casquette bondissait derrière la porte de manière qu'elle le masquât en s'ouvrant. Quelques secondes s'écoulèrent, puis du dehors, quelqu'un la poussa et pénétra dans le réduit.

Je n'eus point le loisir de distinguer ses traits, le brigand caché avait fait deux pas en avant, brandissant un de ces longs sacs plein de sable qui, entre des mains exercées, constituent des armes terribles, et avec une violence et une précision effrayantes, il abattit son redoutable engin sur le crâne de l'arrivant qui s'écroula sur le sol assommé.

Si rapide avait été cette scène que j'étais encore immobile, ahuri et épouvanté à la fois quand Bonato, calme, félicita le bandit.

— Bien travaillé, Trois-Points. Attache-le sans l'abîmer, et porte-le sur une chaise ; après tu lui feras respirer des sels pour le ravigoter. Aidez Trois-Points, vous autres.

Il fut ponctuellement obéi. Quand la victime du guet-apens eut été installée sur un siège, je pus à loisir examiner sa figure, et chose singulière, il me semble bien qu'il ne m'était pas inconnu. Certainement, j'avais déjà vu quelque part cette face entièrement rasée, à l'expression méchante et sournoise, ce front dénudé et sillonné de rides profondes, cet ensemble inquiétant, et si j'ose dire, méphistophélique. Le costume était banal et ne décelait rien de la position sociale occupée par celui qui le portait.

J'étais bien déterminé, quoi qu'il se produisît à ne pas me départir de ma passivité. Aussi attendis-je, impassible et silencieux, que l'homme, soutenu de chaque côté par un des acolytes de Bonato, sortît de son évanouissement, sous l'action des sels qu'on lui faisait respirer et des cordiaux qu'on lui ingurgitait de force.

Cela dura plusieurs minutes ; puis il ouvrit les yeux, demeura quelques instants hébété, regardant autour de lui d'un air morne. Et soudain, il tressaillit, poussa un cri rauque, tenta de se lever. Mais le coup de massue avait été asséné de main de maître et il serait tombé si on ne l'avait retenu.

— Et bien ! Tiburce s'informa ironiquement Bonato, cela va mieux ?

— Qu'est-ce que... qu'est-ce que vous me voulez ? bégaya le prisonnier en essayant de se débarrasser des liens qui enserraient solidement ses chevilles et ses poignets.

— Comme si tu ne le savais pas ! Ne fais donc pas l'ingénu, ça ne prend pas !

— Laissez-moi.... Ah ! vous allez me lâcher, hein ! grondait-il en se secouant furieusement.

— Pas de sitôt, pour que tu ailles nous dénoncer à la rousse, n'est-ce pas ? Comme tu le projetais après la réussite du petit coup que tu combinais dans l'ombre et le mystère ? Non non, nous ne te lâcherons pas !

L'accusation l'avait visiblement atterré. Et comme il s'affaissait sur sa chaise, je retins difficilement un cri, car je venais de le reconnaître : il n'était autre que l'ex-valet de chambre de feu l'oncle dont j'avais hérité ; seulement, on l'appelait alors Armand et non Tiburce ; quant à son nom de famille je l'avais oublié. Mon attention s'en accrut et je compris que Bonato n'avait pas menti en me promettant que je prendrais intérêt à ce qu'il voulait me montrer.

En outre, je m'aperçus que par intervalles le pseudo-Armand me regardait à la dérobée, avec une manifeste expression d'effroi, pour se détourner aussitôt ; et du même coup, le souvenir me frappa de l'étrangeté des circonstances au milieu desquelles mon oncle Léonce était mort. Il avait été alité une huitaine de jours, souffrant par tout le corps de douleurs vagues, localisées plus particulièrement à l'estomac; puis en quinze heures, son état avait empiré de prodigieuse façon et il avait succombé. Je villégiaturais en Bretagne à ce moment, et quand j'étais arrivé à Paris, sur l'appel d'une dépêche, il était trop tard.

Comme de coutume, lorsqu'ils ne savent, ne comprennent, les médecins avaient gravement diagnostiqué une maladie quelconque, d'autant plus facile à déterminer qu'il était affligé de plusieurs affections qui l'obligeaient chaque année à ces cures sévères ; l'une d'elles s'était aggravée et avait tourné au tragique, voilà tout. Comme personne n'avait aucun motif de contester leur affirmation, les choses en étaient restées là, et les obsèques avaient été célébrées. Je revoyais très bien l'attitude contrite d'Armand et les regrets qu'avec une discrétion parfaite il exprimait sur le destin de son pauvre maître. Rien, en vérité, dans ses allures, n'autorisait le moindre soupçon, et nul n'en avait conçu. Il n'était au service de mon oncle que depuis quatre mois et s'était fait régler ses gages aussitôt les funérailles.

Toutes ces réflexions, je les avais naturellement faites avec la promptitude de l'éclair, pour aussitôt concentrer mon attention sur le dialogue qui se poursuivait entre Bonato et son captif, au milieu du profond intérêt des auditeurs.

— Nous ne te lâcherons pas, répétait le premier, parce que nous avons un compte à régler, et un fameux. Et puis, je te préviens, inutile de nier, car je suis sûr de ce que je dis. D'ailleurs... fouillez-le, vous autres !

Deux de ses acolytes obéirent. L'homme eut un sursaut de révolte vite réprimé, mais déjà des gouttes de sueur perlaient à son front, et il était certain, à observer l'expression d'angoisse peinte sur ses traits qu'il se jugeait perdu. Bonato inspecta rapidement les papiers contenus dans un portefeuille et il eut soudain une exclamation joyeuse en agitant une lettre dépliée.

« Qu'avais-je affirmé ? triompha-t-il. Est-ce bien une preuve, cela, dis ? Soutiendras-tu maintenant que tu n'avais pas d'accointances avec la Sûreté ?... Mais tu n'es pas fort, mon vieux, et cela pour deux raisons: la première c'est qu'on ne se risque pas, à moins d'être un imbécile, dans un cercle comme le nôtre, avec un pareil document dans sa poche; la seconde parce qu'avec un passé comme le tien, il est souverainement imprudent de lier partie avec ces messieurs de la tour pointue !

Armand était écrasé ; son regard s'était fait implorant, et il essayait de parler, mais les mots s'étranglaient dans sa gorge. Bonato continua :

— Pas de bêtises ! Tiens-toi tranquille, te dis-je. Les camarades ne plaisantent pas, et si tu te mêlais de ce qui ne te concerne pas, dame !...

Il n'acheva que d'un geste éloquent ; les trois exécuteurs rentraient, et l'un d'eux portait sur les mains des traces sanglantes.

... J'étais tellement abasourdi, que je ne me souviens que vaguement de ce qui suivit. Bonato, très complaisant, me reconduisit jusqu'à la rue, et poussa l'amabilité jusqu'à me procurer une voiture et donner mon adresse au cocher. Alors, il se pencha sur moi et me dit tout bas :

— Tu parlais de me faire arrêter ?... Inutile, vieux, dans trois heures, nous aurons quitté Paris ; dans six, nous aurons franchi la frontière belge. Le terrain, ici, est dangereux pour nous. Mais nous reviendrons... sans adieu !...

Et, avec un petit rire ironique, il me quitta.

Jamais je ne l'ai revu, jamais je n'ai plus rien su de lui, et je n'ai trouvé trace nulle part du meurtre qui avait supprimé Peter Marstrow. Qu'ont-ils fait de sa dépouille ? Mystère, mais tous ceux qui ont un peu approfondi la vie de Paris, savent bien qu'il s'y déroule chaque jour des drames qui demeurent aussi ignorés que celui-là. Car je n'ai fait de confidences à personne jusqu'à ce jour, Ai-je eu tort, ai-je eu raison ? Bonato est un bandit, je n'en doute pas, mais je suis persuadé que je lui dois de n'avoir pas subi le même sort que mon oncle. Et je pose aux honnêtes gens cette question : doit-on dénoncer et envoyer au bagne, ou peut-être, à l'échafaud, un homme qui l'on sait être un misérable et qui vous a sauvé la vie ?...

HENRI SAUVÈRE.

— Ah ! je vous y prends ! Je vous ai pourtant déjà défendu d'entrer dans mon verger !

— Nous n'entrons pas, m'sieu, nous sortons !

SNOBISME

— Mais non, Monsieur est très bien comme ça... Monsieur est coiffé à la prochaine mode. Mon ami Félix, le coiffeur, me disait qu'incessamment les cheveux n'allaient plus se porter !

SIMPLE QUIPROQUO

— Et le médicament que j'lui ai ordonné... il persévère ?

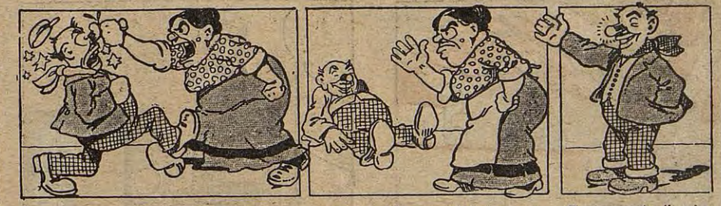
— Non, m'sieu le docteur, des vers y n'en a pas encore perdu un seul !

MA BELLE-MÈRE, FEMME DE SPORT

La grande fabrique d'escalopes artificielles ayant licencié son personnel, Camusard, du jour au lendemain, se trouva sans un sou sur le pavé qu'il se mit à battre avec acharnement dans l'espoir de découvrir une position sociale. Certain jour qu'il déambulait par les rues, à la recherche d'un emploi où il pourrait gagner beaucoup d'argent sans rien faire, une grande affiche...

... placardée sur le mur d'une maison attira son attention. Elle annonçait un grand, un sensationnel match de boxe comportant un prix de cent mille francs. « Cent mille francs ! pensait Camusard, c'est une somme ! Avec le tiers seulement, je pourrais monter une fabrique de meules pour aiguiser l'appétit... » Le désir de gagner cette somme lui suggéra sur-le-champ une idée originale.

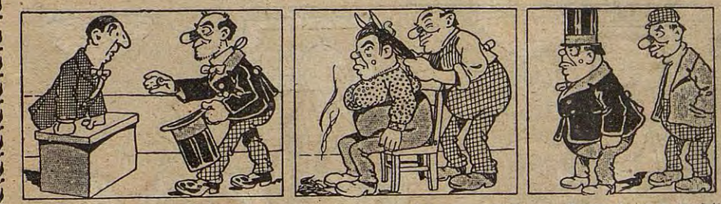
Aussitôt rentré chez lui, il chercha noise à sa belle-mère sous un prétexte des plus futiles et lui reprocha d'avoir la détestable habitude de prendre un bain de pieds dans la soupière chaque fois que l'on devait faire de la soupe à l'oignon. Mme Stéphanie Résidu, la mère de sa femme...



... fut particulièrement sensible à ce reproche. La patience n'étant point sa qualité dominante, elle répondit au grief de son gendre en lui décochant avec la promptitude de la foudre un colossal coup de poing en plein dans le portrait qui lui rebroussa le blair d'une façon aussi brutale qu'elle était inesthétique. Camusard fut stoïque. Il encaissa ce « gnon » avec la souplesse d'un boudin à ressort en s'écriant victorieusement:

« Bravo, belle-maman ! vous savez y faire... Je vous prédis un succès triomphal et nous tenons les cent mille balles ! » Au premier abord, Mme Stéphanie Résidu se demanda avec angoisse si son « swing » trop énergiquement appliqué n'avait pas fripé les méninges de son gendre en le louftinguant d'une façon irrémédiable.

Heureusement, il n'en était rien et dans un langage clair et limpide comme l'eau de Seine, Camusard expliqua à sa belle-mère comment elle pouvait gagner une fortune avec les deux massues naturelles.



... qu'elle avait au bout des poignets. Ce fut au tour de Mme Résidu d'être enthousiasmée et de se précipiter au cou de son gendre qu'elle faillit culbuter une seconde fois, en criant : « Exupère ! pardon, mon ami ! Je vous avais méconnu... Vous êtes un homme de génie ! » Comme elle lui avait dit « pardon » il s'en alla trouver aussitôt, plus rapide que l'antilope, le directeur-organisateur du match de boxe...

... et sous un pseudonyme masculin il prit un engagement pour sa belle-mère. Cet engagement contracté, il regagna son domicile à la même allure précipitée et dit à Mme Résidu : « Belle-maman, c'est fait ! Asseyez-vous sur cette chaise que je vous coupe les cheveux, car votre opulent chignon en queue de rat pourrait trahir votre identité. » Après avoir tondu sa belle-mère...

... Camusard, qui ne reculait devant aucun sacrifice, prit ses mesures avec un centimètre et courut lui acheter pour 6 fr. 35 un élégant complet au marché aux puces. A titre de prime, le marchand lui fit cadeau d'un « quart de reflet » qui n'était pas encore trop mochard.

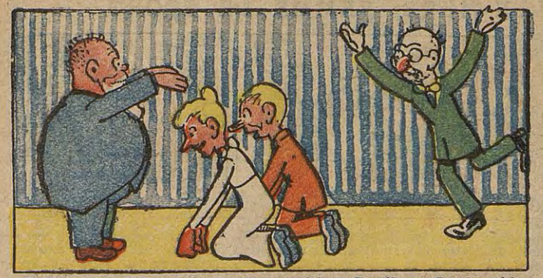
Il coiffait belle-maman mieux que s'il avait été fait sur mesure. Lorsque le grand jour du tournoi fut arrivé, Mme Résidu, accompagnée par son gendre, se rendit au théâtre où le match devait avoir lieu et s'étant mise en tenue de combat, elle monta sur le « ring » où l'avait précédé son adversaire. Celui-ci, un nommé Canard, au signal donné par l'arbitre porta le premier coup. Aussitôt, la terrible Stéphanie se précipita sur lui...

... avec une ardeur farouche. La lutte fut acharnée et quand la championne s'arrêta, à bout de souffle tant elle avait cogné, ce fut pour exhiber à bout de bras son adversaire réduit à l'état de loque et qui tirait irrévérencieusement la langue au public. Cette façon de comprendre la boxe lui valut l'occasion d'être portée en triomphe au dépôt.

Le match était annulé et belle-maman, en fait de cent mille francs, se mit la ceinture. Seul, Camusard se consola de ce navrant résultat en se disant qu'à défaut du prix espéré il allait goûter le bonheur d'être débarrassé de sa belle-mère pendant de nombreuses semaines !

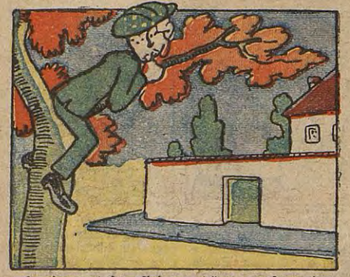
DÉSOPILANTES AVENTURES DE TROUILLE, DÉTECTIVE. — XXVI. Une erreur judiciaire. (*Suite.*)

Après avoir exercé ses rares talents de gaffeur sur une foule d'affaires mystérieuses, Trouille s'occupe de réhabiliter Veau, qui assassiné par Culot, passe pour être l'assassin. Mais Veau, tombé amoureux de Mlle Culot, ne veut plus rien savoir pour être réhabilité.

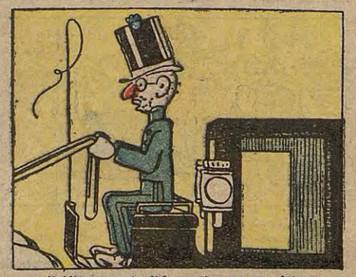


La foudre, tombant à ses pieds, n'aurait pas produit, sur Trouille, un effet plus saisissant ! Comment ! Voilà un Veau (Ernest) lardé de coups de couteau par un Culot ; victime d'une erreur judiciaire effroyable, et qui, à deux doigts d'être réhabilité, s'amusait à tomber amoureux de la fille de son assassin ! « Celle-là, par exemple, conclut le détective, je la trouve raide ! » Ce fut bien autre chose, quand, à quelque temps de là, Trouille surprit le père Culot, en train de bénir sa fille...

... et Veau (Ernest) ! « Malédiction ! beugla-t-il, en s'élançant au milieu du trio ! Veau (Ernest) ne sera pas votre gendre ! Vous l'avez zigouillé physiquement ! Vous ne le zigouillerez pas moralement ! Je m'y oppose de toute mon énergie ! qu'il le veuille ou ne le veuille pas, je saurai faire reconnaître son innocence ! — Mais, grand idiot ! beugla le trio, à l'unisson, on ne vous a rien demandé ! Fichez-nous la paix ! allez-vous-en ! « Jamais ! » hurla le détective.

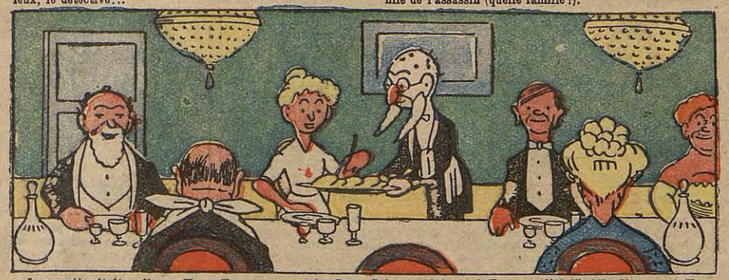


A peine avait-il proféré ces stoïques paroles, qu'une grêle de projectiles aussi nombreux que variées, s'abattit sur son occiput ! Trouille dut battre précipitamment en retraite, et sortir — la mort dans l'âme ! — de la propriété !... Pas pour aller loin, du reste ! Tacticien merveilleux, le détective...



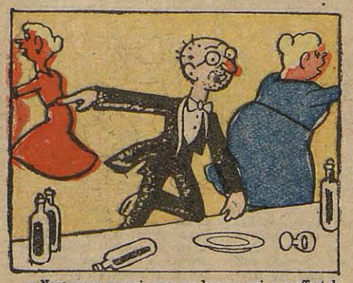
... établit un poste d'observation sur un platane, en face la propriété, bien résolu qu'il était à tirer, de l'indigne conduite des familles Veau et Culot (1417-1911), une vengeance effroyable. C'est ainsi que Trouille se rendit compte des apprêts du mariage entre l'ex-forçat et la fille de l'assassin (quelle famille !).

Et c'est ce qui expliquerait assez volontiers pourquoi le cocher du coupé des mariés ressemblait à Trouille, étrangement ; pourquoi la physionomie du maire « n'était pas inconnue »... Enfin la noce gagna le restaurant où un somptueux dîner l'attendait ..

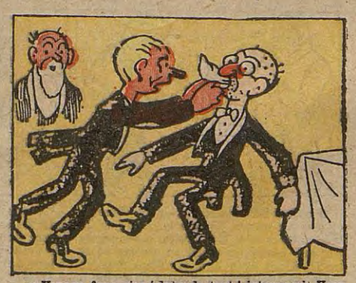


La mariée était radieuse, Veau (Ernest) rayonnait. Papa Culot semblait ravi. En sa qualité d'habile découpeur (Veau Ernest en savait quelque chose !) Culot dut réduire le rôti en tranches... Impeccable, le maître d'hôtel passa le plat... Mais pour qui l'eût examiné à la loupe, la physionomie de ce modeste serviteur reflétait un terrible combat intérieur ! Quand il fut arrivé à la hauteur du marié, le maître d'hôtel posa le plat, arracha ses favoris, et expectora en se campant carrément : « Et maintenant, mon vieux, à nous deux ! »

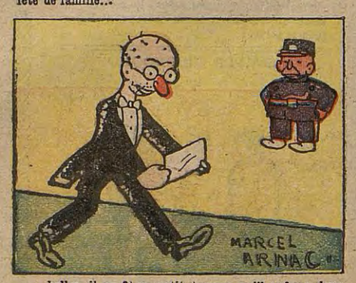
« Troulle ! glapit Veau (Ernest). — Moi-même ! rugit le détective, nous avons un léger compte à régler. Autant le régler maintenant... Mesdames, messieurs ! ajouta-t-il, en se tournant vers l'honorable société, excusez-moi de troubler un instant cette exquise petite fête de famille...



« Nous avons parmi nous un homme qui a souffert de la justice des hommes, et que je tiens particulièrement à réhabiliter ! — La ferme ! beugla Culot... — Cet homme, poursuivit le policier, a été flétri et condamné ! Cet homme a été au bagne pour le crime d'un autre ! Je veux faire éclater son innocence ! »



« Vous ne ferez rien éclater du tout ! interrompit Veau (Ernest) en s'élançant sur lui et en le prenant à bras-le-corps ! — Je parlerai ! » hurla Trouille, en se débattant ! Veau (Ernest) comprit qu'il fallait en arriver aux extrémités ! Extirpant de son portefeuille un billet de mille...

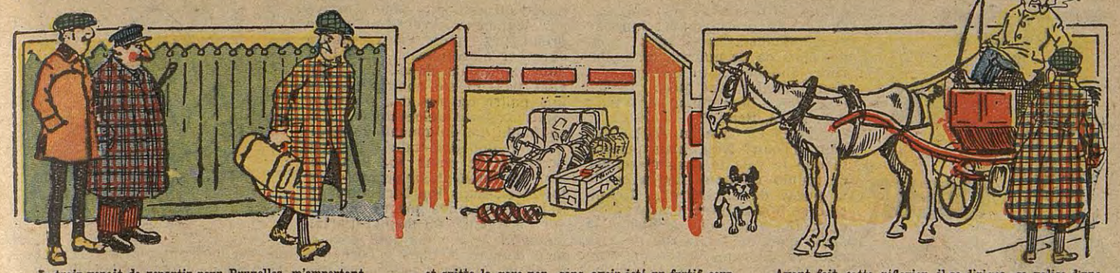


... balles, il en fit un petit tampon, qu'il enfonça dans le gosier du détective avec une énergie sauvage ! Trouille, devenu muet subito, sortit de la pièce sans souffler mot ! ... Une fois dans la rue, il se plongea le pouce et l'index dans le palais, en tira le faflot, et conclut : « Non ! ce qu'il faut s'en donner du boulot, pour gagner sa pauvr' galette ! »

(A suivre.)

LES MÉMOIRES D'UN RIFLARD, par JO. VALLE. — La filature à Bruxelles.

Après maints avatars un parapluie de luxe égaré par son légitime propriétaire tombe entre les mains d'un escroc qui vient d'assassiner son complice en wagon. Il est reconnu à la frontière belge par les policiers, grâce à ce fameux parapluie.



Le train venait de repartir pour Bruxelles, m'emportant avec l'assassin dans un compartiment de première cependant que Blaireau et Limier, les deux inspecteurs ayant reçu par téléphone des instructions de leur chef prenaient place dans un compartiment de seconde classe. En débarquant dans la capitale belge, Arthur Fricot me prit à la main ..

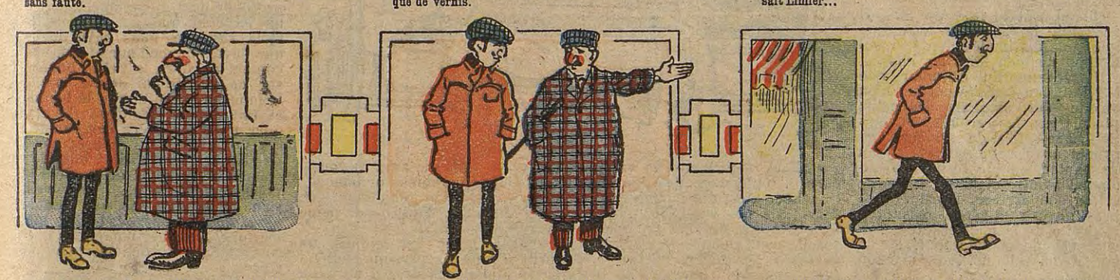
... et quitta la gare non sans avoir jeté un furtif coup d'œil pour s'assurer qu'aucun visage suspect de policier ne se trouvait là pour l'inquiéter. C'est alors qu'il aperçut Limier et Blaireau qui venaient de descendre du train. « Hum ! pensa l'assassin, voici deux lascars qui sentent la Tour Pointue d'une lieue. Si je ne réussis pas à les semer, je suis frit. »

Ayant fait cette réflexion il se dirigea, sa valise d'une main et moi de l'autre, vers une voiture de place et se fit conduire à l'hôtel des Flandres, boulevard Anspach. Il avait donné avec intention cette adresse à haute voix. Elle ne tomba point dans des oreilles sourdes. Dès que la voiture dans laquelle Fricot était monté se fut éloignée...

... les deux policiers prirent place dans un second véhicule et donnèrent la même adresse au cocher. Les deux équipages arrivèrent en même temps à l'hôtel. Dans le vestibule de l'établissement, Blaireau aperçut son gibier qui retenait une chambre pour la nuit et confiait sa valise au garçon en demandant à ce qu'on le réveillât à 6 heures 1/2 sans faute.

Les deux inspecteurs se présentèrent à leur tour pour retenir une chambre tandis que mon propriétaire provisoire inscrivait son nom et son adresse sur le registre de police. Limier, sans avoir l'air de rien, lisait par-dessus son épaule. Fricot s'était inscrit sous le nom de Lucien Bernard venant de Paris et voyageant pour le compte d'une grande fabrique de vernis.

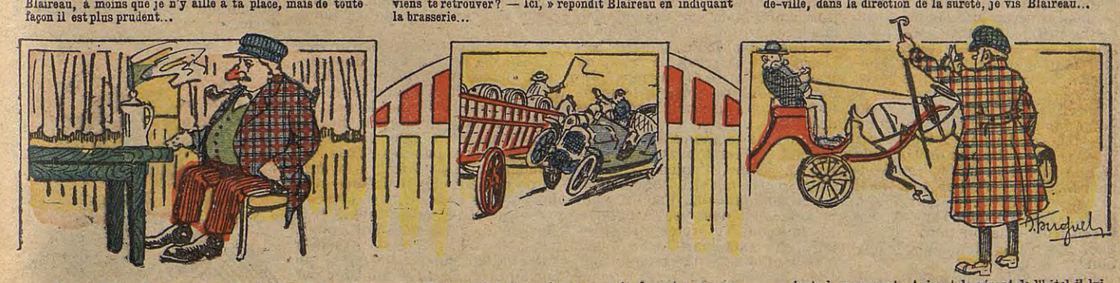
Au moment de quitter l'hôtel il revint sur ses pas et me confia au garçon en disant : « Laissez-le au bureau ; je viendrai le reprendre si le temps menace. » Quand il fut parti les deux inspecteurs demandèrent une chambre voisine de la sienne et s'inscrivirent également sous des noms d'emprunt. « Nous allons filer aux bureaux de la sûreté proposait Limier...



« ... nous nous ferons délivrer, sur présentation de nos cartes une autorisation d'arrêt et d'extradition, puis nous reviendrons le cueillir au gîte. Cela souffrira d'autant moins de difficultés que la sûreté de Paris a dû aviser celle de Bruxelles de notre arrivée. — Vas-y tout seul, conseilla Blaireau, à moins que je n'y aille à ta place, mais de toute façon il est plus prudent...

« ... que l'un de nous reste à l'attendre ici. J'ai comme une vague idée que l'oiseau nous a éventés et qu'il va nous « brûler le dur ». Le coup de la chambre c'est un truc pour nous donner le change. — Tu as peut être raison, approuva Limier. Dans ce cas je file subito chercher le papier et je viens te retrouver ? — Ici, » répondit Blaireau en indiquant la brasserie...

... qui de l'autre côté de la chaussée faisait face à l'hôtel. Dans le coin du bureau où je me trouvais placé, je n'avais pas perdu un mot de leur dialogue et je suivais avec un intérêt palpitant les émouvantes péripéties de cette filature. Limier étant parti, sur les indications d'un garde-ville, dans la direction de la sûreté, je vis Blaireau...



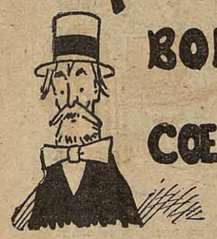
... le second inspecteur traverser le boulevard et venir s'asseoir à l'intérieur de l'estaminet d'où il lui était facile de voir par la fenêtre ouverte les allées et venues des passants et des voyageurs qui entraient ou sortaient de l'hôtel Quant à moi, j'attendais la suite des événements avec l'impatience que tu devines... Installé à l'estaminet devant une coupe de gueuse-lambic ..

... Blaireau fumait sa pipe et prenait des notes sur un carnet en jetant de temps à autre un quart d'œil sur la chaussée. Un malencontreux encombrement provoqué par une collision entre une auto et une voiture de brasseur lui masqua durant quelques minutes la façade de l'hôtel, cela n'aurait rien été si le hasard, qui se faisait le complice de l'assassin, ne l'avait fait revenir..

... juste à ce moment. Avisant le gérant de l'hôtel il lui expliqua qu'un ordre de sa maison adressé poste restante l'invitait à rentrer immédiatement à Paris. Spontanément il régla le prix de sa chambre gratifia le garçon d'un généreux pourboire. On me rendit à lui ainsi que sa valise et un fiacre hélé au passage l'emporta vers la gare.

(A suivre.)

TROP BON CŒUR



On en était venu à dauber sur les absents, et c'était au tour de Suif d'être sur la sellette.

— Suif, c'est un cœur d'or ! déclara Pochafiel. Seulement, il n'a qu'un tort : celui de ne pas savoir s'en servir avec discernement. Aussi, qu'arrive-t-il ? Il éloigne ses amis au lieu de les attirer... C'est absolument vrai, ce que je dis là, et à l'appui de ce que j'avance, je vais vous en citer un tout récent exemple :

Pochafiel sifflait son Bock d'une lampée, en commandait un second, et poursuivait :

— Vous connaissez tous Malaubec, n'est-ce pas ? Vous n'ignorez point qu'il est resté près de six mois sans retrouver un emploi équivalent à celui qu'il avait perdu.

Durant son chômage, nous l'hébergions à tour de rôle pour lui permettre de ménager, le plus longtemps possible, ses maigres ressources.

Quand vint le tour de Suif, il accueillit la nouvelle avec une joie non dissimulée, en se promettant de bien faire les choses.

Il est superflu d'ajouter que Mme Suif, en émérite cordon bleu qu'elle était, avait mis les petits plats dans les grands, et que Suif avait fait de sérieux emprunts à sa cave... Bref, c'était un pantagruélique festin qui attendait l'ami Malaubec.

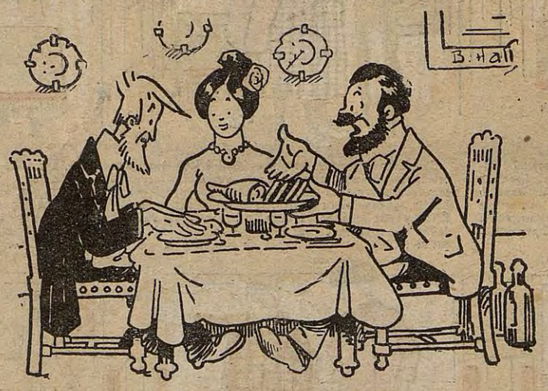
Dès son arrivée, il est reçu à bras ouverts et placé aussitôt à la droite de la maîtresse de maison, cependant que Suif, de sa voix de basse-taille, tonitrue à son épouse :

— Je t'ai prévenue, Titine. L'ami Malaubec est d'une timidité inconcevable. Je compte sur toi pour le servir et ne le laisser manquer de rien. Quant à moi, je m'occuperai du département de la soif... Mets-toi à ton aise, Benoît. Ici, tu es chez toi... Fais-moi le plaisir de ne point l'oublier... Veux-tu bien ne pas lever ton verre quand je verse, sac à papier ! Tu ne vas pas faire la petite bouche pour boire ce doigt de madère, j'espère ? Du vieux madère qui a dix ans de bouteille et que je débouche en ton honneur !... Hein ? n'est-ce pas, qu'il se laisse boire ?... Quel velours, dis ?... C'est pas chez l'épicier que tu en trouveras du pareil !... Titine, ma chérie, fais donc attention !

« Tu ne vois donc pas qu'il se sert d'une façon ridicule... Non, que j'te dis, tu n'as pas assez de saucisson ; prends encore ces quatre ronds avec ces trois cornichons... Encore du pain ? Jamais ! tu m'entends... Le pain, ça gonfle, mais ça ne nourrit pas... Parole d'honneur, tu es indécent d'en boulotter tant qu'ça ! tu vas t'étouffer... Bois donc, bon sang ! A ta santé, Benoît !

« Qu'est-ce que tu dis ?... Tu veux d'l'eau ? Non, mais penses-tu que je vais te laisser souiller ce picolo du bon Dieu avec de la purée de microbes ?... Le picolo se boit nature, tu sauras ça, et ça fait autrement de bien à la santé que ton sale sirop de grenouilles. Et rappelle-toi une chose, Benoît, c'est que le bon vin n'a jamais fait de mal à personne.

« L'aimes-tu cuit ou pas cuit, le gigot ? saignant, c'est parfait !... Colle-toi ça dans les gencives ; tu me diras si c'est du singe... Ah ! c'est de la viande de choix que nous t'offrons... Titine la paie assez cher pour avoir du bon, et tes sales gargottes à prix fixe seraient bien embarrassées de t'en offrir autant et de pareille qualité !...



« Si, si, mon vieux, tu vas encore t'appuyer cette deuxième tranche... C'est ma femme qui t'a servi ; tu ne voudrais pas lui faire l'injure de refuser ? Ce ne serait pas galant de ta part ! Pourquoi te gêner, encore une fois ? Tu sais bien que ce que je t'offre, c'est de bon cœur, et que j'ai les moyens de le faire...

« Mais bois donc, que diable ! Comment veux-tu que la nourriture te profite ? Tu ne bois pas ! De l'eau ? Mais ça devient une manie chez toi... De l'eau dans ce bordeaux 1893, sinistre farceur ! Mais ce serait un crime de lèse-nectar !... A la tienne, Benoît. Vidons ce verre à ta prospérité et, je t'en prie ! ne dis plus de bêtises...

« Ah ! ce dindonneau est cuit à point... C'est ton avis, n'est-ce pas ?... Titine, t'entends ? L'ami Malaubec te fait des compliments sur le dindonneau... Faudra, pour la peine, lui octroyer le pilon et le croupion. Ne proteste pas, Benoît ; tu sais parfaitement que c'est inutile... Ce que femme veut, Dieu le veut ! Tu feras comme lui !

« Ah ! ah ! ah ! Espèce de blagueur ! Tu voudrais me faire croire que tu es déjà rassasié quand on n'est pas encore arrivé aux légumes... Avec moi, ça ne prend pas, mon vieux, faudra chercher autre chose... Mais bois donc, nom d'un chien ! En ne buvant pas, tu me contristes... Tu fais naître en moi des soupçons injurieux pour ta personne... J'échafaude des jugements téméraires... Je me demande si ce que je t'offre, le cœur sur la main, est suffisamment savoureux pour toi et si, dans ton for intérieur, tu ne fais pas des gorges chaudes sur l'indigence du menu ? Parfaitement... Je me dis tout cela et bien d'autres choses encore que je ne te répéterai pas parce que j'estime qu'il est malséant de faire gratuitement de la peine aux amis que l'on sait dans la misère et que l'on reçoit à sa table...

« A la bonne heure ! Tu m'as compris... Ce n'est pas trop tôt ! Je le savais bien, moi, que tu avais encore faim ou soif... Seulement, voilà... Depuis que tu as été obligé de serrer ta ceinture de plusieurs crans, mon pauvre vieux, ton estomac avait perdu le souvenir de pareilles bombances ! Il faut qu'il s'y réhabitue... Je comprends ça... C'est pas la peine de rougir ainsi...

« Vrai, c'que t'en piques, un fard ! Tu en es presque violet... sacré Malaubec ! va... Il n'y en a pas deux comme lui... Il ne se contente pas d'être timide comme une ingénue... Il se permet encore d'être susceptible !... Toute la lyre, alors ?... Cependant, j'en appelle au témoignage de ma bourgeoise...

« Dis donc, Titine, je n'ai rien fait ou dit, je suppose, dont Benoît puisse se froisser... alors, pourquoi qu'il s'obstine à rester là, comme une borne, le nez sur son assiette, sans rien dire ?... C'qu'il en a un sale caractère ! Moi, j'n'aime pas les types qui boudent... Et puis zut ! à la fin... Si on ne peut plus plaisanter avec les copains sans qu'ils se fâchent, ça va devenir intéressant... Parlons-en !... Réponds-moi donc, vieux lapin !... Ne reste pas là à faire la tête comme un gosse qui viendrait de se faire aubader par son paternel...

Suif, ennuyé du silence de son ami, accompagnait ces dernières paroles d'une claque amicalement vigoureuse appliquée sur l'épaule de Malaubec qui chancelait soudain et tombait à la renverse sur le parquet, terrassé par la congestion.

En toute hâte, un médecin prévenu ordonnait son transfert d'urgence à l'hôpital en exprimant le peu d'espoir qu'il avait d'en réchapper.

Nonobstant les prévisions pessimistes du docteur, Malaubec a eu cependant la veine de s'en tirer après trois mois de séjour à l'hôpital. Il a bien juré qu'il ne reverrait plus jamais Suif de sa vie et déclinerait, avec bien plus d'énergie encore, toute invitation à dîner venant de sa part.

— Lorsque j'ai rencontré Suif, achevait Pochafiel, je me suis empressé de lui faire part du complet rétablissement de notre ami commun Malaubec. Il m'a répondu :

— Ne me parle point de ce sale individu, je te prie ! Dorénavant, je veux complètement l'ignorer... Je n'ai plus rien de commun avec lui ! Il me dégoûte profondément... Comment, voilà un individu que j'ai non seulement rassasié, mais gavé de ce que j'avais de meilleur et qui, non content de faire la petite bouche sur ce que je lui donne, prend la mouche parce que je le blague et fait encore semblant de claquer pour me créer des ennuis !

« Voilà six jours qu'il est sorti de l'hôpital, et il a déjà oublié le chemin de ce logis où il a été si cordialement reçu... Non, c'est rien de le dire, ce que j'en ai assez de types pareils ! il n'a même pas, comme n'importe quel animal, la reconnaissance du ventre...

Et Pochafiel, sifflant d'un trait son second bock, en commandait un troisième en ricanant :

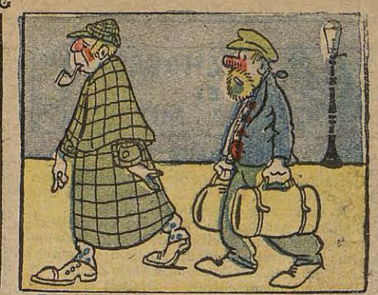
— Maintenant, mes très chers, je vous laisse le soin de tirer la morale de cette véridique anecdocte...

JO. VALLE.

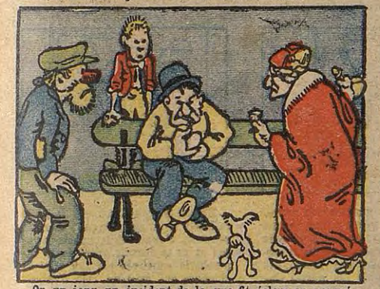
LES COLIQUES DE GUEULENZING

Gueulenzing était un type dans le genre des nommés Bacchus, Gambrinus, ou encore du même acabit que le père Noël ; c'est-à-dire que à l'instar de ces illustres personnages, il avait toujours soif ! Il était, par exemple, très éclectique sur le choix des boissons ; toutes lui convenaient également, à condition qu'elles fussent très alcoolisées.

Malheureusement, il est des moments néfastes dans l'existence : ceux principalement où l'être humain souffre de ce mal vieux comme le monde et qui s'appelle, en langage académique, indistinctement, nib du pèze, fauché comme les blés où niberte de galetouse, et qui fait porter à ceux qui en sont atteints les noms de purotins.

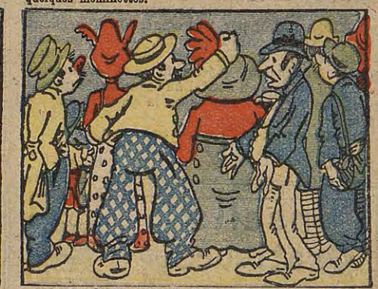


Et Gueulanzing, plus souvent qu'à son tour, se débattait contre ce néfaste état de choses ; d'ailleurs, il était né fatigué et seule, la pépie le faisait sortir de son doux farniente, et alors il boulonnait dur à des travaux pas trop éreintants, et pas plus qu'il ne fallait pour récolter la menue monnaie de quelques mominettes.



Or, un jour, un incident de la rue fit éclore en ses méninges une idée géniale et pharamineuse, qui, peut être, aurait chance de réussir quelquefois à calmer les affres de sa soif inextinguible. Un pauvre bougre se tortillait sur un banc, en proie à d'abominables douleurs abdominales, et une âme charitable lui offrait un petit verre de rhum pour calmer ses souffrances. « Heure et quart, glapit Gueulenzing...

... j'ai trouvé ma voie ! Quand j'pense qu'il était moins cinq pour arriver à c'te phrase désastreuse d'la vie où qu'un honnête citoillien peut s'trouver acculé à l'épouvantable extrémité d'boire de l'eau ! Pouah, quelle horreur ! » Et Gueulenzing, dans son contentement, esquissa un cavalier seul sous l'œil ébahi des passants. Un moment après, un énorme rassemblement obstruait tout un



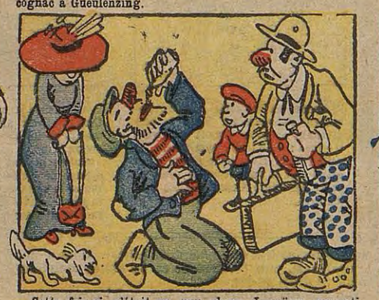
... coin de l'avenue Nicolson « C'est un chien écrasé, disait l'un. — On vient d'arrêter l'assassin du garçon de recette, émettait un autre. — Il faut le lyncher, cria une voix. — Lyncher quoi ? ajouta un quidam évidemment bien renseigné, lyncher qui ? Puisque c'est un cheval emballé qui vient de s'abattre là ! » Personne, dans les derniers rangs, n'avait rien vu, mais chacun voulait paraitre bien renseigné.

D'ailleurs, c'est toujours comme cela dans tous les rassemblements. Voici maintenant la vérité pure, puisée aux meilleures sources. C'était cet ineffable Gueulenzing qui était la cause de cette réunion de badauds. Affalé sur le trottoir, il se livrait à des contorsions serpentines en beuglant : « Oh ! là, là, que je souffre ! Aïe, mes boyaux ! »

Tout le monde s'empressait autour de lui. « Y a-t-il un médecin ? s'informait une âme charitable. — Ou un vétérinaire ? » répliquait un loustic qui examinait le patient d'un œil goguenard et paraissait sceptique. Enfin, un bon gros bonhomme fendit la foule et tendit un carafon plein de cognac à Gueulenzing.

Or, le bon gros bonhomme était un représentant d'une maison de digestifs, et il portait sa caisse d'échantillons pour les faire déguster à ses clients, et, bien entendu, c'étaient de bonnes marques ; aussi, Gueulenzing sécha le flacon jusqu'à la dernière goutte. « Ouf, ça va mieux ! » s'exclama-t-il après avoir vidé la bouteille.

Mais au moment où le commis-voyageur en liquides allait s'en aller, l'âme sereine et joyeuse de la bonne action accomplie, un grand cri de détresse le fit se retourner, et il vit à nouveau Gueulenzing faire sa petite Loïe Fuller sur le bitume de la République ! Il rebondit sur sa boîte à échantillons, et se précipita avec une autre bouteille sur le malade.



Cette fois-ci, c'était un pur rhum Jamaïque garanti imitation. La bouteille fut vidé, d'un trait, après quoi, seulement, le temps de faire ouf ! et d'essuyer sa belle barbe poisseuse, Gueulenzing recommença une simili-danse de Saint-Guy. Il eut même plusieurs attaques pendant lesquelles il s'enfila toutes sortes de liqueurs.

Et cela jusqu'au moment où le bon gros bonhomme de représentant, après avoir retourné sa caisse d'échantillons, lui dit : « N'y a plus rien, mon pauvre homme ; souffrez-vous encore ? — Oh, voui, qu'j'ai encore mal, susurra Gueulenzing... voyons, n'y a plus rien à licher ? — Plus rien — Ah !... ben alors, à la r'voyure et merci. »

AU BON VIEUX TEMPS

Qui aurait pu comparer les restaurants populaires d'autrefois avec ceux d'aujourd'hui tiendrait ceux-ci pour de véritables palais.

Supposez une grande salle avec un immense fourneau sur lequel bouillait toute la journée une énorme marmite pleine de bouillon où surnageaient des tranches de mouton et de bœuf.

Quand un client entrait il déposait cinq centimes à la caisse, ensuite on lui donnait une longue fourchette qu'il devait, sans regarder, plonger dans la marmite. S'il ne ramenait rien, il lui fallait verser de nouveau un sou avant de recommencer à « plonger ».

Cependant, si les trois premiers essais étaient infructueux, l'hôtelier, bon cœur, offrait au client une quatrième tentative gratis, pour le consoler.

Les clients un peu aisés pouvaient s'offrir pour 0 fr. 15 une tranche de bœuf qu'une servante lui tendait au bout d'une fourchette qu'elle avait auparavant nettoyée en la passant sur ses lèvres.

Que faisait-on de l'hygiène en ce temps?

E. M.

POUR DÉGELER LES FRUITS

Les fruits, les légumes et les œufs glacés ne doivent jamais être trop brusquement dégelés si l'on ne veut pas qu'ils soient irrémédiablement perdus. Il est très simple de les ramener à leur état primitif sans leur faire perdre aucune qualité.

Il suffit de verser de l'eau fraîche (6 ou 8 litres) dans un vase creux et d'ajouter deux poignées de sel de cuisine. Quand ce sel est fondu, on plonge œufs, légumes ou fruits, et peu de temps après le malheur est réparé.

E. M.

Le malade et son lit.

Dans une affection grave il faut éviter au malade les émotions, les scènes pénibles ou attendrissantes, écarter la lumière vive, les odeurs, les parfums et les fleurs.

Ne laissez pas le lit le long du mur ni dans une alcôve ; il faut pouvoir circuler tout autour librement, les soins sont aussi plus faciles et plus complets en évitant de la gêne et des mouvements fatigants pour le patient.

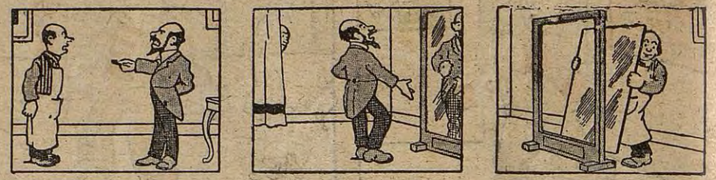
Dans toute maladie longue, il y a une grande précaution à prendre pour éviter les écorchures de la peau, facilitées par la transpiration, les sécrétions de toutes natures et l'immobilité prolongée. On y remédie en coupant la chemise tout le long du dos, de manière que la peau du malade repose à nu sur les draps, qui seront saupoudrés de lycopode et d'amidon et qui seront renouvelés souvent et enfin en ne le laissant pas toujours couché dans la même position.

Le changement des draps n'est pas toujours facile. Si le malade ne peut pas se lever : 1° on le glisse sur un côté du lit ; 2° on relève le drap du côté opposé, on roule ce côté du drap dans toute sa longueur de manière à former un cylindre qu'on accotte tout le long du malade ; 3° on couvre cette partie du matelas ainsi découverte avec un drap blanc roulé dans sa moitié qui touche au drap sale ; 4° il ne reste plus qu'à soulever un peu le malade pour lui faire franchir l'espace qui le sépare du drap propre, on le couche dessus très doucement, on achève alors d'ôter le drap sale, puis on déroule et on étend complètement ce drap propre.

On a aussi recours aux alèzes. Voici comment on s'y prend : On met sous le siège du malade un drap en plusieurs doubles, plié en long et placé en travers, de façon à pouvoir l'attacher de chaque côté avec de grosses épingles de nourrice pour qu'il ne forme aucun pli. Dès qu'il est humide ou mouillé on détache les épingles, on attache bord à bord un drap propre avec le drap sali, on fait un peu soulever le malade pendant qu'on tire le drap sale, qui amène à lui le drap propre ; on épingle à nouveau.

Dr E. M.

CÉLESTIN S'AMUSE !



M Bavasson, ayant depuis longtemps à se plaindre de son valet de chambre, Célestin, dont le zèle et l'obéissance laissaient beaucoup à désirer, lui dit : « Mon garçon, je vous donne vos huit jours. — Je n'ai plus à me gêner à présent, pensa le domestique dépité, et je vais en profiter pour me payer...

« ... une tournée de rigolade aux dépens du singe. » M. Bavasson, orateur réputé, avait un discours à prononcer au cours d'une réunion importante. Il le répétait plusieurs fois par jour en étudiant ses gestes devant la glace de la psyché. Célestin l'ayant surpris au cours d'une de ces répétitions résolut d'en tirer parti...

... pour se venger. Profitant un matin que son patron était parti, il se dépêcha d'enlever la glace de son cadre et la cacha soigneusement derrière une tenture. Ceci fait, il se rendit dans sa garde-robe et s'affubla d'un complet identique...

... à celui dont était vêtu ce jour-là l'orateur. Une fausse barbe lui aida à compléter la ressemblance qu'il avait avec son patron. Lorsqu'il se trouva camouflé à souhait, Célestin, souriant en songeant à la farce qu'il venait de combiner, s'en alla se poster derrière la psyché dont il...

... ne restait plus que le cadre. Bavasson, à son retour, vint, comme d'habitude, répéter devant la glace le discours qu'il devait prononcer le lendemain. Il prenait des poses, des attitudes et faisait des gestes éloquents que Célestin s'ingéniait à reproduire aussi fidèlement que possible.

Bavasson, convaincu que la glace reflétait sa propre image et ses mouvements, n'avait pas le moindre soupçon et ne se doutait guère de la supercherie employée par son valet de chambre qui avec un rien d'entraînement était parvenu à une imitation parfaite de ses moindres mouvements.

A un moment donné, Bavasson se retourna pour chercher dans ses feuillets un passage de son discours qu'il n'avait plus présent à la mémoire. Saisissant cette occasion propice, Célestin quitta sa place et s'esquiva rapidement sans faire le moindre bruit. Vous devinez sans peine...

... quelle fut l'intense stupéfaction du brillant orateur quand, ayant rafraîchi sa mémoire, il voulut poursuivre son discours et ne se vit plus dans la glace. Voulant avoir la clé de ce troublant mystère, il examina la psyché de plus près et constata que la glace avait été enlevée.

« Ah ! ah ! fit-il, je reconnais dans cette farce de mauvais goût la marque de fabrique de cette fripouille de Célestin. Je suis persuadé qu'il va s'amuser encore à me mystifier de la même façon, heureusement je suis prévenu et je vais lui infliger une de ces leçons dont il gardera longtemps le souvenir. »

Ayant proféré cette menace, Bavasson s'absenta un instant, puis revenant se placer devant la psyché il pensa : « Ah ! ah ! mon lascar, te voilà revenu, Mais cette fois-ci ça ne prend plus et puisque tu as voulu te payer ma figure, tiens, encaisse toujours ça...

« ... comme premier avertissement. » Croyant avoir affaire à Célestin, il venait de lui envoyer un formidable swing dans le portrait. Il s'aperçut au même instant qu'il y avait maldonne. Le valet de chambre avait remis la glace en place et c'était sur sa propre binette qu'il venait de cogner en faisant voler le miroir en éclats.

Bavasson salement vexé poussa un rugissement de furibardise et d'un œil navré il contemplait le désastre de sa belle psyché réduite en miettes cependant que Célestin, accourant au bruit, demandait sur un ton sérieux et avec une impassibilité déconcertante : « Monsieur a sonné?... »

ANECDOTES

Pour sa mère.

L'an dernier, M. Taft se trouvait à Cuba, où il avait été chargé de réprimer une révolution naissante. Un certain nombre de journalistes se pressaient autour de lui. Mais M. Taft ne fit appeler que le seul reporter de Boston et, pour s'ex-

cuser de ce privilège qu'il lui accordait, il dit aux autres :

— Mes chers amis, je tiens à ce que ce jeune homme ne perde pas une parole de ce que je vais dire. Il écrit pour le seul journal que lit ma mère, et je voudrais qu'elle sût ce que je fais ici.

Polyglotte.

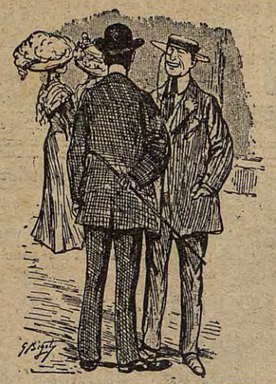
Il existe à Kieff, en Pologne, un perroquet qui fait l'admiration de tout le monde.

Ce perroquet (femelle) amazone, au plumage coloré et chatoyant, est, paraît-il, d'une intelligence extraordinaire et parle de façon parfaite — sans aucun accent — quatre langues !

Comme, en Pologne, les enfants dès leur plus jeune âge apprennent à parler différentes langues, plu-

sieurs gouvernantes étrangères se succédèrent dans la maison de Lorra — c'est le nom du perroquet. En sorte que l'oiseau, qui savait déjà le polonais, a pu apprendre le français, le russe et l'allemand !

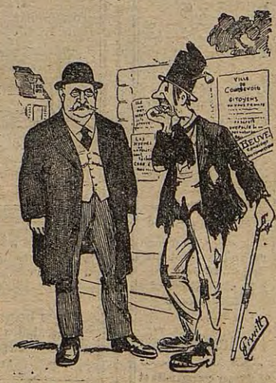
S'il avait appris l'esperanto, il se serait moins fatigué...



— Comment, tu emmènes deux dames avec toi au théâtre ?
— Oui, ce sont des jumelles.

— Parait que le piano de Madame a un mauvais son... J'veux lui faire une surprise : donnez m'en donc quèques boisseaux de son que j'vas y fourrer dedans.

RICHE OCCASION



— Enfin, si tu m'avançais vingt mille francs, tu pourrais te vanter partout d'avoir un ami qui n'a pas un sou de dettes !

ANECDOTES

Le Favori du bord.

Si les règlements de la marine anglaise proscrivent la présence d'un chien à bord, il n'en est pas de même en France et lorsque nos pêcheurs bretons partent pour leur campagne d'Islande ou de Terre-Neuve, ils emmènent un, et souvent plusieurs représentants de la gent canine, pour la distraction et la joie du bord.

Dans les eaux d'Islande, au cours d'une furieuse tempête un bateau de pêche français était en perdition. Survint un bateau de sauvetage anglais, mais le capitaine cria à nos matelots :

— On ne prend pas de chien !

Et les nôtres de répondre :

— Alors on ne nous prend pas non plus.

Et en dépit de la tempête et du danger qu'ils couraient, ils préféraient couler plutôt que d'abandonner leur fidèle compagnon.

Enfin les Anglais cédèrent et sacrifièrent le règlement à l'humanité.

Quelle simplicité !

— Figurez-vous, mon cher collègue, qu'il m'est devenu très difficile de me rappeler l'âge de tous mes

parents. Comment faites-vous pour fixer vos souvenirs ?

— Ah ! c'est bien simple ! Je sais que je suis né 2,203 ans après Socrate, ma femme 1,800 ans après la mort de Tibérius, notre fils 2,000 ans après la promulgation des lois de T. Sempronius... et ainsi de suite. Vous voyez que rien n'est plus facile !

SOLUTIONS DES DIVERS AMUSEMENTS
DU NUMÉRO 247

ENIGME. — Vénus.
CHARADE. — Soulier.
CASSE-TÊTE. — Fabrice, Marthe.
LOGOGRIPHE. — Huis, Huile, Huître
MOTS CARRÉS. —

Z O N E
O U E D
N E V E
E D E N

1er CALEMBOUR. — Parce qu'avec un *nez clair* (éclair) le tonnerre n'est pas loin.
2e CALEMBOUR. — Votre feuille serait un peu pliée (*peuplier*).
RÉBUS. — Soldats, c'est le soleil d'Austerlitz.

Enigme.

De chasse je suis un gros chien.
Je puis être encore une lice.
Je suis même agent de police
Craint et redouté du vaurien.

Charade.

Mon premier est difficile pour un bébé.
Mon deuxième fait mon premier.
Mon tout est destiné à être noirci.

Casse-tête.

(*Avec ces lettres formez deux prénoms.*)
a a d e e g h i i l m m n r t

Logogriphe.

Mes deux premiers pieds ne changent [pas.
Ajoutez-m'en un : je suis une espèce [de saumon.
Ajoutez-m'en deux : je suis un coffre [de bois.
Ajoutez-m'en trois : je suis un cornet [de chasseur.

Mots carrés.

1. Devoir d'un électeur.
2. Tient chaud.
3. Part en fumée.
4. Est au-dessus du sol.
5. Complicité d'un vol.

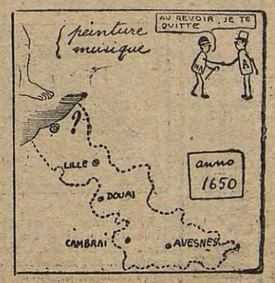
Calembours.

— Comment feriez-vous pour entrer dans la cage d'un tigre sans danger?
— Quels sont les saints les plus difficiles à attendrir?

Solutions dans le prochain numéro.

RÉBUS

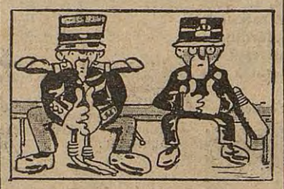
(Trouver une phrase.)



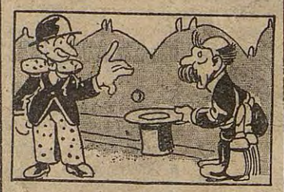
(Solution dans le prochain numéro.)

CHACUN SON POINT DE VUE

Quèques tu bafouilles là ? me dit un jour mon ami l'apache, que j'étais allé un jour interviewer. faudrait plus d'apaches ?... Non, mais, des fois, tu serais t'y pas un peu louf...



Plus d'apaches .. bon alors si y avait plus d'apaches, tu serais pas long à voir crever d'ennui les guignoles et les flics, vu que ces frères-là n'auraient plus qu'à se tourner les pouces...



Plus d'apaches... et les quart d'œil quoi donc qu'y deviendraient... tu les vois peut-être installés sur l'pont des Arts, ailleurs ou ben aut' part, histoire de mendigoter pour ne pas claboter du bec..,

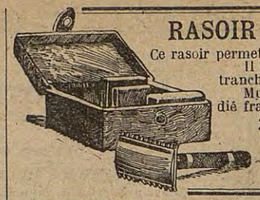
Et les chaouchs... les chaouchs... le jour où y aurait plus d'apaches... les suicides de chaouchs ça se compterait par milliers, si c'est pas davantage...

Et l'curieux... l'juge d'instruction, quoi, pisque t'as pas l'air d'entraver l'argot, si y avait plus d'apaches, mince de maladie du sommeil... ah ! mon pauvre vieux !

(Suite page 15.)

MONOLOGUES Pour jeunes filles : Oh ! ces maris (comique), prose : 0 fr. 50. Un mot malheureux (comique), prose : 0 fr. 50. Peureuse, en vers : 0 fr. 50. Lettre ouverte (sentimentale), prose : 0 fr. 50. Un mot malheureux (comique), prose : 0 fr. 50. Peureuse, en vers : 0 fr. 50. Pour jeunes gens : Ah ! les femmes, en prose : 0 fr. 50. Visite au Louvre (satirique) en prose : 0 fr. 50. Un peu de suicide (comique amusant) : 0 fr. 35. Comiques et satiriques : Conseils d'un paysan à son fils : 0 fr. 35. Le retour au village : 0 fr. 35. Piton comédien : 0 fr. 35. Les réponses de Landry : 0 fr. 35. Pour garçonnets : Le ballon rouge, en vers : 0 fr. 50. Le pot de confitures, en vers : 0 fr. 50. Le miroir (saynète très morale) : 0 fr. 35. Pour fillettes : Vive la grève, en prose : 0 fr. 50. Le miroir (saynète très morale) : 0 fr. 35.
Adresser commandes avec leur montant à L'EPATANT, 3, rue de Rocroy. Paris. — Ajouter 0 fr. 10 par exemplaire pour le port. Franco pour un achat de 1 fr. 50 au moins

RASOIR DE SURETÉ A DOUBLE TRANCHANT



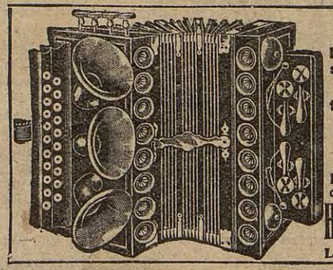
Ce rasoir permet à chacun de se passer, sans danger aucun des services du barbier. Il est nickelé, muni d'une très bonne lame en acier trempé à double tranchant. Il est très coquettement présenté dans un élégant écrin.
Muni de sa lame et accompagné d'une lame de rechange, il est expédié franco pour le prix de

3 FR. 75

Chaque lame de rechange en plus : 1 franc, franco.

Adresser commandes et mandats à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris.

Haute Nouveauté!



Nous envoyons contre remboursement ces magnifiques et solides **Accordéons** avec 3 grandes et 2 rangs de **trompettes à resonnance** coûtant avec

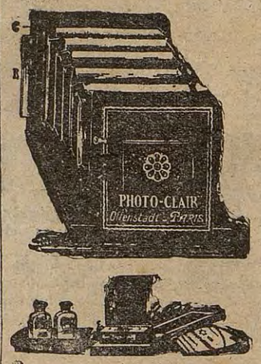
touches	choeurs	basses	voix bronze Frs.	voix acier Frs.
10	2	2	7.50	9.—
10	3	2	9.—	11.—
10	4	2	10.50	12.50
21	2×2	4	12.50	15.—

Port Frs. 1.25. — **Catalogue** de tous les instruments de musique gratis et franco. — Port de lettres 25 cts.

Herfeld & Cie. à Neuenrade Nr. 2 (Allemagne)

La plus importante Fabrique d'Accordéons de la place.

C'est réellement merveilleux! Et c'est pourtant ainsi :



Nous mettons en vente un **excellent appareil photographique**, format 4 1/2×6 qui est le format le plus pratique pour les débutants. Cet extraordinaire appareil le

PHOTO-CLAIR

est à soufflets genre Folding et conditionné d'une façon exacte, muni d'un verre dépoli.
L'objectif est d'excellente qualité, on fait la pose et l'instantané. Notre merveilleux appareil

PHOTO-CLAIR

accompagné d'un châssis métal et d'un mode d'emploi très détaillé est envoyé franco de port et d'emballage, pour le prix de

2 fr. 95

Nous avons eu également l'idée d'établir une trousse de produits et accessoires, le tout de première qualité, comprenant :

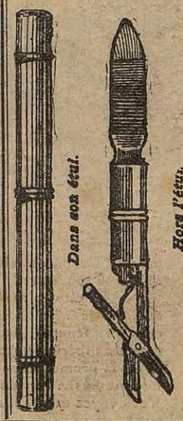
1° Une lanterne rouge;
2° Un châssis-presse;
3° Deux cuvettes;
4° Une pochette papier sensible;
5° Une boite plaques;
6° Un flacon révélateur;
7° Un flacon virage fixage;
8° Un paquet hyposulfite.

La trousse de produits et accessoire est expédiée franco contre 2 fr. 95

Nous offrons un avantage à ceux de nos lecteurs qui voudraient se procurer l'appareil et la trousse en leur cédant le tout pour **5 fr. 75 seulement**

Adresser commandes et mandats à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, PARIS.

ONGLIER DE POCHE



DERNIÈRE NOUVEAUTÉ

Longueur : 11 centimètres.

Cet onglier, vraiment utile et pratique, comprend une excellente paire de ciseaux, une très bonne lime à ongles et un cure-ongles.

Le tout de première qualité.

Il est contenu dans un élégant étui nickelé extra-plat.

Se place aisément dans la poche.

Prix franco : **1.95**

Adresser commandes et mandats à l'ÉPATANT 3, rue Rocroy, Paris.

Véritable Dorure surfine

INDISPENSABLE A TOUS

Le meilleur des Bronzes à l'emploi et le meilleur marché, d'une durée indéfinie.

Un étui contenant un flacon de laque, un paquet de dorure en poudre, un godet profond en métal, un pinceau avec sa hampe.
Le tout est expédié avec mode d'emploi franco, contre la somme de

1 franc.

Adresser commandes à l'EPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris.

DERNIÈRE NOUVEAUTÉ

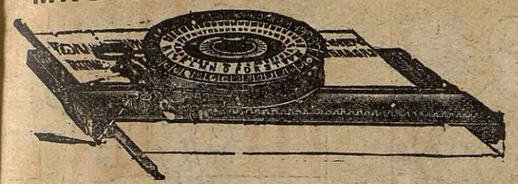
Véritable JUMELLE DE THÉATRE se réglant à la vue comme toutes les jumelles.

Très bonne qualité.
Présentation extrêmement élégante.

Prix : **1 fr. 95, franco.**

Adresser commandes et mandats à l'EPATANT, 3, rue de Rocroy, PARIS.

MACHINE A ÉCRIRE POUR ENFANTS



Prix franco :

10 FRANCS

Cette petite **Machine à écrire**, d'une fabrication très soignée et d'un mécanisme excessivement simple et solide, se compose de 84 lettres (majuscules et minuscules), chiffres et signes de ponctuation. Un apprentissage de cinq minutes à peine suffit pour pouvoir écrire aussi bien qu'avec une grande machine. Elle est non seulement amusante et très instructive pour les enfants, mais peut rendre de réels services aux grandes personnes.
Tous les formats de papier peuvent être employés, du plus petit au plus grand. Chaque machine est accompagnée d'une notice très claire et de tous les accessoires.

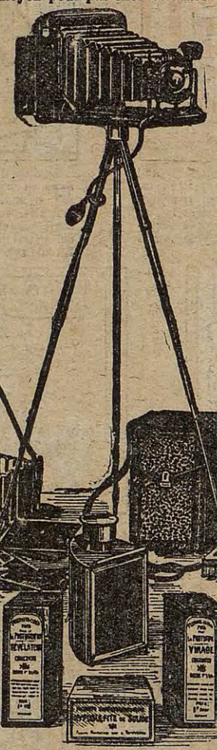
Adresser commandes et mandats à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, PARIS.

UN AN DE CRÉDIT ET CEPENDANT PAS CHER !

Le parfait photographe.

Après vous être amusés avec les petits appareils 4 1/2 × 6 et 6 1/2 × 9, après avoir ainsi acquis de l'expérience, vous souhaitez naturellement faire de la véritable photographie.
Nous vous en offrons ici le moyen pour pas cher et à des conditions abordables pour tous.

NOUS EXPÉDIONS



1° Un appareil 9 × 12, à soufflet, gainé, façon chagrin avec objectif périscopique, diaphragme, iris obturateur toujours armé, faisant la pose simple, la pose 2 temps et l'instantané, fonctionnant à l'aide d'une poire, muni d'un verre dépoli et d'un viseur. Article extrêmement soigné et donnant d'excellents résultats, nullement encombrant et léger ;
2° 6 châssis métal ;
3° Un sac rigide à fermoir, gainé façon chagrin avec courroie pour contenir l'appareil et les 6 châssis;
4° Un pied de campagne en métal, tubes ronds rentrant, commode et léger ;
5° Un châssis-presse américain 9 × 12;
6° 3 cuvettes 9 × 12, tôle, faïence, carton bouilli;
7° Un panier laveur, 12 rainures;
8° Un égouttoir, 12 rainures;
9° Une lanterne demi-ronde, verre rouge;
10° Une boîte de 6 plaques 9×12;
11° Une pochette 24 feuilles papier sensible;
12° Un flacon révélateur concentré, dose 1/2 litre;
13° Un flacon virage concentré, dose 1/2 litre;
14° Un paquet hyposulfite, dose : 1 litre;
15° Un manuel de photographie, mode d'emploi.

Le tout est envoyé franco de port et d'emballage pour le prix de **62** *francs, payables 7 francs avec la commande, le reste en 11 versements mensuels de 5 francs.*

Adresser les commandes avec le montant du premier versement en un mandat ou bon de poste à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, PARIS.

Une Attrape incomparablement amusante.

UN REVOLVER BROWNING

parfaitement imité, même taille, même teinte, même forme.
C'est un étui à cigarette qui s'ouvre par une pression sur la gachette.

Prix : 1 fr. 45 franco.

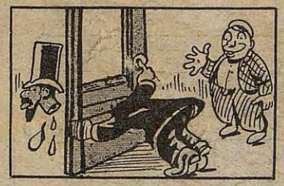
Adresser commandes et mandats à l'ÉPATANT, 3, rue de Rocroy, PARIS.

CHACUN SON POINT DE VUE

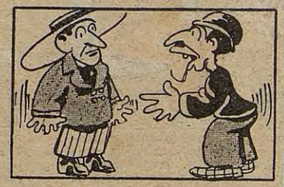
(Suite.)

Les greffiers, oux, ça serait peut-être les moins embarrassés, vu qu'à force d'écrire vite, y pourraient s'dé...broiller à copier des adresses et des bandes...

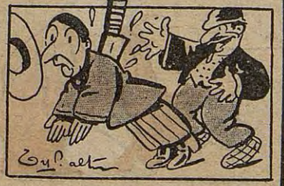
Pour les avocats, ça serait par trop la débine parce que ces frères-là, c'est instruit.. et que ça la connait dans les coins. J'en connais un qui fait tellement de cuirs en parlant qu'y n'aurait qu'à s'mettre savetier...



C'est surtout l'bourreau qu'en baverait si y avait plus d'apaches... de désespoir, n'ayant plus personne à exécuter, il s'exécuterait lui-même... Mince de tableau...



Tout cela c'est de la frime, y aura toujours des apaches, et les jurés l'ont si tellement bien compris que le plus souvent, pour ne pas dire toujours, ils trouvent le moyen de nous acquitter... pour qu'on puisse tout de suite se remettre à la besogne...



Et pis, tiens, sans les apaches et leurs exploits, rien que pour vous autres, sales journaleux toujours à court de copie, je me demande un peu ce que vous auriez à raconter dans vos canards, conclut mon ami l'apache en me plantant fort proprement son couteau entre les deux épaules, pour me donner sans doute le sujet d'un fait divers pour mon journal...

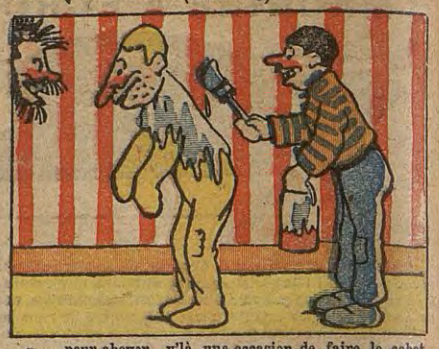
ROMANCES Les Larmes : 0 fr. 50 — Réponse à ma mie : 0 fr. 50. — Toute la vie : 0 fr. 50 — J'adore les yeux : 0 fr. 50. — Peut-être : 0 fr. 50. — Dans un rêve : 0 fr. 50. Bonheur perdu : 0 fr. 50. — Chansons monmartroises convenables. Sénatorium : 0 fr. 50. — Nos réservoirs : 0 fr. 50. — Fiéso mondain : 0 fr. 50. Valses chantées. Regard de femme (Piano et chant) : 1 fr. 75. — Si tu veux (Piano et chant) : 1 fr. 75. — Si tu veux (Piano et chant) : 1 fr. 75.
Adresser commandes avec leur montant à L'EPATANT, 3, rue de Rocroy, Paris. — Ajouter 0 fr. 10 par exemplaire pour le port. Envoi franco pour un achat de 1 fr. 50 au moins

Envoi gratis et franco du catalogue complet sur demande.

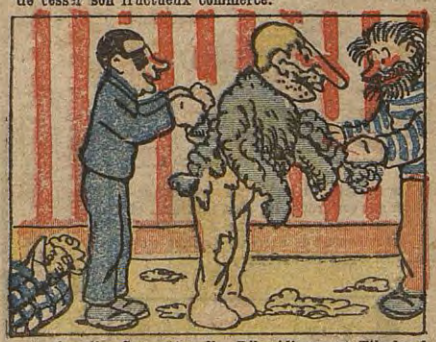
LES NOUVELLES AVENTURES DES PIEDS-NICKELÉS *(Suite.)*

Les affaires des Pieds-Nickelés prospéraient, grâce au savoir-faire de Manounou, la cartomancienne dont la clientèle augmentait dans des proportions fabuleuses. Malheureusement, une cliente grincheuse que la négresse avait soulagé de sa bourse et de ses bijoux, porta plainte et Manounou fut obligée de cesser son fructueux commerce.

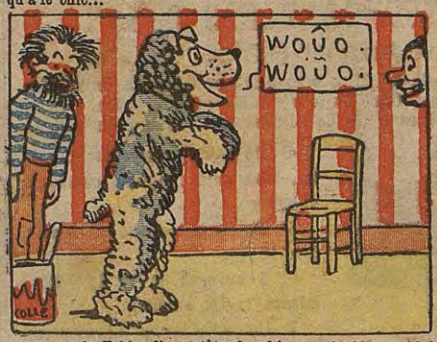
Deux jours plus tard, Filochard lisant le journal s'écria : « Eh ! les copains, v'là encore une nouvelle combine à exploiter. C'est un type qui habite la banlieue où il ranquille tous les soirs et dont les affaires sont à Paris. Il demande un bon chien de garde pour coucher dans son bureau pendant son absence... Eh ! Croquignol, toi qu'a le chic...



« ... pour aboyer, v'là une occasion de faire le cabot qui va remettre du beurre dans nos épinards, si ça te chante. » Croquignol ayant déclaré qu'il était prêt à faire tout ce qu'il faudrait du moment que c'était profitable à l'association, on le fit d'abord déshabiller. Il fut ensuite revêtu d'un maillot collant que l'on enduisit d'une forte couche...



... de colle. Sur cette colle, Ribouldingue et Filochard fixèrent la laine empruntée à l'un des matelas de leur logeuse. Ils le firent avec tant d'adresse, que leur ami, au bout de quelques instants, ressembla à s'y méprendre, à un véritable chien mâtiné caniche et cochon d'Inde. Pour compléter son déguisement...



... on l'affubla d'une tête de chien articulée. « Ah ! mon vieux, s'exclamait Ribouldingue, si tu voyais comme t'es bath, chouette et rupin ! Avec beaucoup de myopie et de bonne volonté à la clé, tu piges tellement la ressemblance d'un cabot que si on te conduisait à l'exposition des sacs-à-puces, tu serais certain d'y décrocher le premier prix ! »

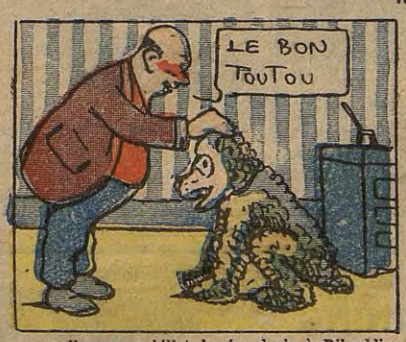
Lorsque Croquignol fut ainsi transformé, il endossa un vaste et long pardessus dissimulant son déguisement. Puis, ayant mis sous son bras sa tête articulée pour ne point attirer l'attention des passants qui auraient pu s'étonner de cette mascarade qui n'était pas de saison, il sortit en compagnie de Ribouldingue...

... pour se rendre à l'adresse indiquée sur l'annonce. Dans la rue, ils prirent une voiture et se firent conduire chez M. Boulot. C'était l'agent de change qui avait demandé par l'annonce publiée dans le journal, à acheter un solide chien de garde. Arrivés à l'adresse de M. Boulot, Ribouldingue et Croquignol...

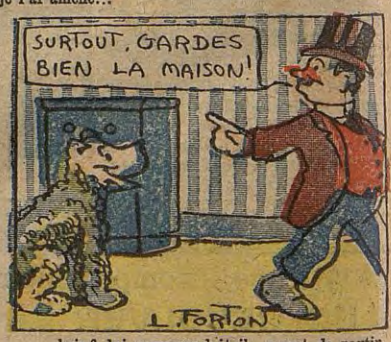
... pénétrèrent dans l'immeuble. Une plaque de marbre fixée à la porte leur disait à quel étage était son appartement. Ils prirent tous les deux l'ascenseur et Croquignol en profita pour opérer un changement de décor, c'est-à-dire qu'il retira vivement son pardessus et se coiffa de sa tête articulée. « Maintenant que tu es prêt...

« ... fit Ribouldingue, souviens-toi que tu t'appelles Sultan. Attention ! Je sonne. » Un employé vint lui ouvrir et s'étant informé de ce qu'il désirait, il l'introduisit auprès de son patron. « Monsieur, déclara Ribouldingue, avec une aisance parfaite, j'ai lu l'annonce que vous avez fait paraître dans les journaux. J'avais justement un chien de garde à vendre ; je l'ai amené...

« Voilà le cabot, r'luquez-moi un peu ci'animal. Il n'a pas son pareil pour la vigilance et la fidélité. Pour les cambrioleurs, c'est le plus redoutable adversaire. Y a pas de danger qu'il en rapplique un quand il sera dans l'appartement. Avec lui, vous pouvez rentrer tranquillement chez vous et roupiller sur vos deux oreilles. Je vous le céderai pour cent francs... Ce n'est pas vendu, c'est donné. » Sans marchander, l'agent de change...



... allongea un billet de cinq louis à Ribouldingue et s'en rendit acquéreur. Quand celui-ci fut parti, Boulot combla le chien de caresses afin de l'habituer à connaître son maître. Le soir venu, il se disposa à quitter ses bureaux pour regagner la villa qu'il habitait en banlieue. « Le bon toutou à son maître va bien garder la maison...



... hein? lui recommandait-il avant de partir. Surtout ne laisse pas entrer les voleurs ! » Après lui avoir donné cette ultime consigne, il enferma à clef Sultan. Croquignol dans son bureau et, complètement rassuré, s'en alla prendre son train !

(A suivre.)

Sceaux — Imprimerie Charaire.

Le gérant : Émile Bruve.